



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

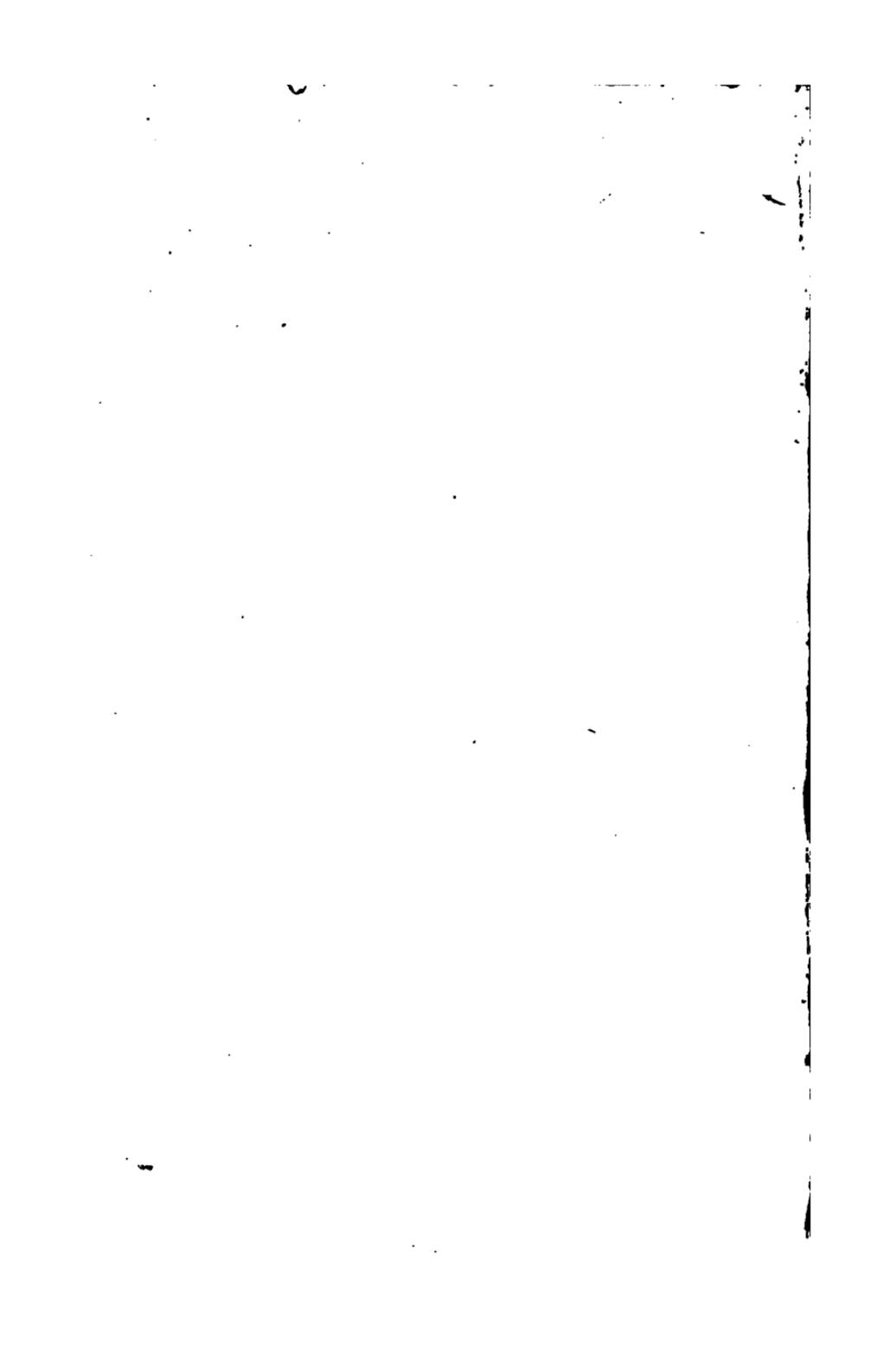


Vet. Fr. III A. 757



ZAHAROFF  
FUND





Limited to 333 copies

Rare.



---

ÉLÉGIES  
DE  
JEAN DOUBLET

---

*CABINET DU BIBLIOPHILE*

N° XI

### TIRAGE.

3	exemplaires	sur parchemin (n <sup>os</sup> 1 à 3).
15	"	sur papier de Chine (n <sup>os</sup> 4 à 18).
15	"	sur papier Whatman (n <sup>os</sup> 19 à 33).
300	"	sur papier vergé (n <sup>os</sup> 34 à 333).

333 exemplaires.

N<sup>o</sup> 173

ÉLÉGIES  
DE  
JEAN DOUBLET

SUIVIES DES

*Épigrammes et Rimes diverses*



PARIS  
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

—  
M DCCC LXXI





## JEAN DOUBLET

---



orsque Terentianus Maurus écrivait,  
sous Trajan, son fameux hémistiche :

..... *Habent sua fata libelli,*

il ne pensait guère émettre une maxime qui serait tant de fois répétée ; pas plus sans doute que Jean Doublet, en faisant imprimer ses vers il y a trois siècles, n'espérait être un jour la preuve du vieil adage. Et pourtant son livre devait obtenir deux fois, de nos jours, les honneurs de la réimpression.

Les *Elegies de Jean Doublet, Dieppoys* (Paris, Ch. Langelier, 1559, in-4° de 56 ff., dont le dernier est occupé par la marque du libraire, privilège du 16

janvier 1558), enveloppées dans la bonne et solide reliure en maroquin rouge, dorée sur tranche, dont le duc de La Vallière les avait fait revêtir, dormaient profondément, oubliées sur un rayon de la bibliothèque de l'Arsenal, lorsque le vicomte de Gaillon, ayant eu la curiosité de les lire, en fit le sujet d'un intéressant article dans le *Bulletin du Bibliophile* de Techener, en juin 1856.

C'était alors le seul exemplaire connu : car un autre, offert à la bibliothèque publique de Dieppe par M. Frère, auteur du *Manuel du Bibliographe normand*, avait été perdu.

Un second fut plus tard signalé par M. Gustave Brunet comme se trouvant à la bibliothèque de Bordeaux.

Un troisième, après avoir passé de la bibliothèque du comte d'Auffay dans celle d'Édouard Turquety, fut adjugé pour huit cent cinq francs en 1868. Ce volume, fort grand de marges, réglé, mais dont le titre a été réparé, est relié en maroquin rouge par Trautz-Bauzonnet.

Un quatrième et dernier, en bon état, mais simplement cartonné, faisant partie de la bibliothèque de M. de Tinseau, au château de Saint-Ylie (Jura), fut acheté treize cent soixante-cinq francs, sans les

frais, par M. le baron de Lacarelle, le 25 novembre 1869, à la vente de cette collection, faite par M. Labitte.

L'édition publiée par M. Prosper Blanchemain, avec la vie du poète par Guillaume Colletet, une préface et des notes, fut imprimée en 1869 aux frais de la Société des Bibliophiles normands. C'est le fac-simile quelque peu réduit de l'édition originale. Cinquante exemplaires seulement furent mis en vente, et, aussitôt épuisés, ils n'ont fait que piquer la curiosité des amateurs. Pour la satisfaire, l'édition que nous publions était indispensable.

La plupart des auteurs dont les vers sont ensevelis dans la poudre des bibliothèques, et qui, en général, méritent bien d'y rester, sont lourds, diffus, pesants et ennuyeux. Doublet, par exception, a cet avantage que ses vers sont en trop petit nombre pour fatiguer le lecteur, et que la pensée n'y fait jamais défaut. S'il pêche trop souvent contre l'harmonie, s'il affecte d'imiter les inversions des auteurs antiques dont il est nourri, il rencontre par instants des vers bien frappés, véritables trouvailles, qui réveillent et qui charment. Colletet lui reproche *d'employer indifféremment toutes sortes de mots français ou normands*. Pour nous cette saveur de ter-

roir, dont le poète s'accuse lui-même dans son Epistre au Lecteur, serait plutôt une originalité qu'un défaut. Doublet, en cela, partageait l'avis de Ronsard, qui recommande à l'écrivain de « choisir et approprier à son œuvre les mots les plus significatifs des dialectes de nostre France ».

M. Prosper Blanchemain, dans l'édition des Bibliophiles normands, exprime la même opinion : « Colletet, dit-il, si indulgent d'habitude pour les plus piètres rimeurs, semble ici trop sévère. Le style de Doublet abonde, il est vrai, en inversions forcées; mais il n'est ni très-rude ni très-barbare. Ce qu'on peut lui reprocher, c'est d'affecter une trop servile imitation des tournures grecques et latines; mais il rencontre aussi parfois des expressions pleines d'une grâce, d'une finesse et d'une naïveté charmantes. »

M. le vicomte de Gaillon, dans son Étude sur Doublet, énonce un sentiment analogue.

J'ose espérer que nos lecteurs le partageront.

En dehors des indications que le poète a données dans ses vers, on a fort peu de détails sur sa vie. Jean Doublet naquit à Dieppe vers 1528. Son père tenait un rang honorable dans la bourgeoisie ou dans la magistrature de cette ville, et possédait aux

environs une certaine fortune territoriale. Des armoiries étaient peintes sur les vitraux de son manoir. Un Jean Doublet, seigneur de La Haye, dans l'élection d'Évreux, produisit, en 1523, des lettres de noblesse, et fut la souche de la famille des Doublet, seigneurs de Breuilpont, marquis de Persan, dont les armes sont d'azur à trois doublets d'or, posés deux et un. Serait-ce le père de notre poète ? Serait-ce un membre de la même famille ? Les preuves nous manquent et nous ne pouvons rien affirmer. Sa mère était fille de David Miffant, qui fut conseiller du roi, gouverneur de Dieppe. C'était un savant ; il publia : *Le Livre Tullies, des Offices* (Paris, Philippes Le Noir, in-4° gothique), c'est-à-dire une traduction du traité *De Officiis* de Cicéron. La famille Miffant fut anoblie en 1574, en la personne de Charles Miffant, seigneur d'Ancourt.

Dès sa plus tendre enfance, le jeune Doublet fut confié aux soins d'un savant professeur, nommé Jean Fourdin, qui lui fit connaître et aimer les lettres grecques et latines. Dieppe n'était pas seulement une ville commerçante qui envoyait ses vaisseaux dans les deux Indes, une cité guerrière qui repoussait victorieusement les attaques acharnées des Anglais, si bien que des parents de Doublet fu-

rent tués et un de ses frères grièvement blessé dans ces luttes navales : c'était encore un centre littéraire où chaque année, aux jours de la Nativité et de l'Assomption, les poètes se disputaient le prix du Rondeau, du Chant royal et de la Ballade. Jean Parmentier, mort à Sumatra, Pierre Crignon, son ami, l'éditeur de ses œuvres, tous deux Dieppois, à la fois navigateurs et poètes, concouraient à ces Puits, renommés dans la province. Jacques Miffant, oncle de Doublet, y faisait représenter des moralités et des mystères, auxquels un musicien du crû, Mathieu Fournier, mêlait ses mélodies. Jean Doublet y fut certainement couronné, puisqu'il eut en 1556 la charge d'y *semondre* les poètes. Il leur adressa à cette occasion la XXI<sup>e</sup> de ses Elégies, où il rapporte comment, en 1443, la veille de l'Assomption, les Anglais ayant été repoussés par l'assistance miraculeuse de la sainte Vierge, des fêtes et des processions, qui portaient le nom de *Mitouries*, et que suivait une lutte poétique, furent instituées pour célébrer ce glorieux anniversaire.

La XXI<sup>e</sup> Elégie, qui renferme une description peut-être unique de ce qu'était Dieppe un siècle avant le bombardement de 1694, n'est pas moins curieuse au point de vue historique.

Une autre, la XIII<sup>e</sup>, nous apprend que Doublet fut député par ses concitoyens vers le roi Henri II, alors à Fontainebleau. On peut induire de ses vers qu'un office juridique qu'il occupait à Dieppe lui valut cet honneur.

Presque tout le reste de ses vers, à l'exception de quelques odes traduites d'Anacréon et de quelques épigrammes imitées des anciens, nous le montre épris d'une jeune beauté qu'il appelle *Sibille*, sans doute de son nom de baptême, car il déclare, dans son Elegie XII, que ce n'était pas un nom supposé.

Des parents plus sensibles aux biens matériels qu'à l'amour du poète, quoi qu'il fût partagé par sa bien-aimée, la marièrent à un magistrat de Rouen, aussi riche que vieux. L'amant évincé n'en demeura pas moins fidèle, et, Sibille étant redevenue libre au bout de peu d'années, il se prit de nouveau à lui faire les plus brûlants aveux. Malgré les conseils donnés à la jeune veuve par une courtière d'amours qui parle et agit comme la vieille *Dypsas* d'Ovide ou la *Macette* de Regnier, fut-il écouté? la poésie fut-elle enfin préférée aux écus? Je voudrais croire avec M. Blanchemain que tant de fidélité obtint sa récompense, et que « le premier exemplaire de ses



## ELEGIE DE I. D.

A JAN DOUBLET,

*Dieppoyo.*



*a mesme main, qui soubs l'art de sa mere  
L'horreur des vens violente apaisoit,  
Et avec Apollon son pere  
Vanter un Orphée faisoit,  
Dessous sa harpe alors industrieuse  
Trainoit sonnans une douce chanson  
( Chose semble bien merveilleuse )  
Les rochers et chesnes au son.  
Chesnes et rocs estoient la sotte troupe,  
Le peuple sot sautelant alentour,  
Qui ne veit onc la double croupe  
Ou les neuf Seurs font leur sejour.  
C'estoit la gent des siecles miserables,  
Qui de douceur jamais rien ne songea,  
Ne se plaisant qu'en mille fables*

Que soimesme elle se forgea.  
 Or ta douceur à nulle autre seconde ,  
 En mille vers attiquement sucrés  
     Nous redonne la grand' faconde  
     Et des vieus Latins et des Grécs.  
 Non pour tromper ( chose facile à faire )  
 Dessoubs un vers plus gravement batti  
     Le sens d'un ignare vulgaire  
     Ou d'un populaire abétti :  
 Mais pour ravir les savantes oreilles  
 D'un saint troupeau non jamais se saoullant  
     D'ouir les nombreuses merveilles  
     Qu'en tes vers tu nous vas coullant.  
 Soit qu'en ton vers Sibille se demeine ,  
 Quand sa rigueur langoureux tu descriis ,  
     On te voit endurer la peine ,  
     On voit tes plaints , larmes et cris .  
 Soit que plus dous ta parole fillée  
 Chante ses jeux , sa beauté , sa vertu ,  
     La grâce des cieux est pillée  
     Et son chef en est revestu.  
 Soit qu'il te plaise abaisser le tien stille  
 A déplorer la mort d'un perroquet ,  
     Un dous sucre , semble , distille  
     De son industrieux caquet .

*Ton vers encor, bien qu'en moi il propose  
Plus la moitié que je n'y sai de bien,  
Me fait promettre quelque chose  
De moi mesme qui ne suis rien.*

*Certes, Doublet, ni le harpeur de Thrace  
Trainant les bois, ni le Thébain aussi,  
N'eurent jamais autant de grace  
Comme tu en respans ici :*

*Ni cestui la dont la harpe sucrée  
Par le peril des ondes evité,  
A sa Methimme consacrée  
Aus piés de l'immortalité.*

*Bref, ceus qui ont autrefois pris la peine  
De veoir Parnasse ou Pinde decouvers  
Reconnoissent un' Hippocrene  
Dedans le sucre de tes vers.*

*Aussi ta Dieppe, horreur de l'Angleterre,  
En ton honneur ja te dresse un autel,  
Et toute la Normande terre  
Te voüe un renom immortel.*

*La France aussi ce grand tresor ne cele :  
Mais je la voi, et point ne te déçois,  
Je la vois desja qui l'appelle  
Son premier Ovide François.*

## A LUI MESMES.

SONNET.

*O bien heureux et bien heureux encore  
Divin Doublet, bien heureuse cent fois  
Ceste douceur, ce miel et ceste vois,  
Dont le hault ciel heureusement t'honore.  
Sibille heureuse, en celui, qui t'adore,  
Qui deploiant ses bien escrivans dois  
Dit la beauté dont heureux le deçois  
Et ta Vertu qui ce siecle redore.  
Je voi desja soubz ta Muse divine  
Vivre Amarille et renaistre Corinne,  
Et leurs amans, de vos gloires troublés,  
Rougir honteus, vous donnant la couronne  
Du vert Laurier, qui vos chefs environne,  
Et vos honneurs par trois fois redoublés.*





ELEGIES  
DE  
JAN DOUBLET

---

ELEGIE I.

**J**e discourroy mille hautes pensées,  
Et ja mes mos rien qu'enflé ne sonnoient,  
Iliades et Odisstes

En mes mains nuit et jour tournoient.  
Pour entonner par mesures égales  
Sur un vers grave et d'eroïque pois,  
Ces cheres victoires navales  
De nos demi brulés Dieppoyes.  
Mes cousins mors, et mon ébrassé frere

*Ja bien avant au combat m'avoient mis,  
Et la Muse non trop contraire  
Mille clairons m'avoit promis.  
Tout alloit bien : Amour s'en prit à rire.  
Et de mes vers, qu'egaus il vit marcher,  
Leur coupant un pié sans mot dire,  
Toute une moitié fit clocher.  
Qui t'a donné, faux garçon plein de ruses,  
Tant de pouvoir sur ce qui n'est point tien?  
Nous et nos vers sommes aus Muses,  
Petit Larron, tu n'i as rien.  
Et tout cela, et autre injure meinte,  
Libre et hautain comme j'etoye alors,  
Osai bien lui dire sans feinte,  
Dédaignant un si petit cors.  
Mais, l'afetté, plus j'usoi de colère,  
Plus il rioit : Il tira cependant,  
Et senti sa fléche légère  
Ains que l'eusse aperceu bendant.  
Pren, Cupidon, pren de mes vers la reste,  
Trenche-les tous, longs ou cours à ton gré,  
Pourveu qu'un peu moins me moleste  
Ce fer chaut dans mon cueur ancré.  
Or m'excusés, fontes vomisse flammes,  
Chateaux flotans, et gendarmes nageurs,*

*Excusés moi, vaillantes ames,  
Qui vos cors laissates veinqueurs.  
Adieu vous di, ja suis trop vain et blême  
Pour assés haut vos prouësses corner.  
Chanter me convient pour moi-même,  
Ains mes chans en larmes tourner.  
Si quelque vois, bien que foible et chétive,  
Encor se peut de mes poumons tirer,  
J'ay de quoy, contre Amour pleintive  
La faire à jamais soupirer.  
Mais l'oncle mien, ce Mifant docte-sage,  
Qui mieus défend sa constance que moy,  
Et onq' à ce tiran volage  
N'obligea le neu de la foy,  
Cetui pourra trompeter vos fais d'armes,  
Dieppoyz guerriers, si que nul autre mieus.  
Et tandis ce friant de larmes  
Se baignera dessous mes yeus.*





ELEGIE II.

**N**i tous les Turcs, ni l'archere Angleterre,  
Comme je croi, tant de fleches n'ont pas  
Comme sur moy seul en desserre  
Un archerot non jamais las.  
Et perce tout. De quelles doubles mailles,  
De quel acier couvrir donques ma pui,  
Quand le Dieu même des batailles  
Se rend et ses armes à lui?  
Quand j'aperceu que de son arc abile  
Il m'aguignoit, je m'en alay léger  
Blotir derriere ma Sibille  
Et la presentoie au danger.  
Mais comme font quelques foudres legeres,  
Quoyque tousjours je la tinsse au devant,  
Les traits, sans l'ateindre, ou non gueres,  
Me vindrent percer bien avant.

*Caché me suis entre ces neuf brunettes,  
Qu'il creint, dit-on ; son arc me trouva là.  
    Plongé me suis dans leurs eaus nettes,  
    Son trait jusqu'au fons devala.  
Je pren la course ; à vol il me devance :  
Je fuy sans cesse ; il me suit sans repos :  
    Et jamais qu'au cœur ne me lance  
    Quoyque je luy tourne le dos.  
Sur mon cueur donc sans cesse pleut et grelle  
Du fer pointu. C'est grand cas toutefois,  
    Encor vit ce torps povre et fraile  
    Qui mort deut estre mille fois.  
Car cest archer dans l'Hydre Lernienne  
Ne va pas querre un pront venin mortel,  
    Mais, dans la fôrge Lemnienne,  
    Beaucoup pis ; un feu immortel.  
L'espert boiteux qui son père se cuide  
Luy bat des fers dont le coup porte feu,  
    Et d'esprit tout soudain nous vide,  
    Mais n'occit, las ; que peu à peu.  
Or je m'arreste : il vaut mieux me submettre,  
Je veus l'attendre, et plus ne reculer,  
    Car ce feu moins ardra peut-estre,  
    Le laissant à son gré bruler.  
Torches ainsi, plus de branle on leur donne,*

*Plus ardent fort : et se voit meint flambeau ,  
Sans estre touché de personne  
S'en aller éteignant tout beau.*

*Un jeune beuf , s'il restive et ne vueille  
Du neuf collier , plus est batu beaucoup  
Qu'un aprenti de bonne vueille  
Et qui tire du premier coup.*

*Un cavalin , s'il est dur et farouche ,  
Maint rude mors souvent le fachera :  
S'il preste à toutes mains la bouche  
Rien qu'un dous fil ne machera.*

*Amour , peut-estre , à ceus qui luy restivent ,  
Plus d'aigre aussi , plus monstre de rigueur ,  
Qu'aus volontaires qui le suivent ,  
Et se submettent de bon cueur.*





### ELEGIE III.

**P**ais qu'Amour donq par force m'a fait rendre  
Et mon orgueil ne m'a rien profité ,  
Il est tems d'autre chemin prendre ,  
Par douceur et humilité.

Tres humble serf, maistresse Damoizelle ,  
Tien à jamais te plaise en gré m'avoir ,  
Te plaise ce mien ardent zelle  
A toy dedié recevoir.

Voicy un cœur qui son ame derniere ,  
Pour ton amour, sans regret, souflera :  
Voicy une foy tres-entiere ,  
Qui jamais ne te branlera.

Si tu n'ois point un long ordre de titres ,  
Quand on m'apelle et n'ay qu'un petit nom  
Si tu vois peintes en mes vitres  
Des armes de peu de renom ,

*Si bien fort loin ses bornes ne dilate  
 Mon petit fons en peu d'acres arté,  
 Si sur mule en longue écarlate  
 Au Palais je ne suis porté ,  
 Phebus pourtant , et ses neuf doctes filles  
 De moy font conte , et m'aimer deignent bien ,  
 J'ay faveur des graces gentilles,  
 J'en ay d'Amour, qui me fait tien.  
 Telle ma foy, telles mes meurs je vante ,  
 Qu'aus Dieus , sans plus , en bonté céderont ,  
 Et ma richesse plus vaillante  
 C'est ce cueur ouvert , simple et ront.  
 Ce n'est pas moi qui se plaise en plus d'une ,  
 Je ne suis pas un journalier changeur,  
 Jamais, ou il n'est foy aucune ,  
 Soucy que toy n'aura mon cueur.  
 Puissé-je user tout ce que plus me file  
 La chiche vieille , auprès de toy toujours ,  
 Et entre tes regrés cent mille  
 Clorre l'eureus bout de mes jours.  
 Presente moy, tandis, matières bonnes,  
 Qu'eureusement ma Muse deduira ,  
 Car si telles tu me les donnes  
 Mon vers de mesme sortira.  
 Les vers Tuscans ont fait par tout le monde*

*Belle à jamais Angelique voler :*  
*Et ceus d'Ionique faconde*  
*Font encor d'Hélène parler.*  
*Cynthia aussi, et Némèse et Corine*  
*Vivantes sont dans noz bouches encor,*  
*Pourceque la Muse latine*  
*Les bienaura de plumes d'or.*  
*Par mes quatreins, nous deus aussi, peut-estre,*  
*De siecle nul ne serons oubliés :*  
*Et nos noms en bruit pourrai mettre*  
*Eternellement alliés.*





ELEGIE IV.

A IAQUES MIFANT, SON ONCLE.

**L**u me reprends, quart frere de ma mere,  
Cher oncle mien et j'en rougi aussi,  
Que tant une Muse legere  
M'occupe en l'aveuglé souci.  
Soit que je file à trois cordons une Ode,  
Soit que je cloche en ces quatreins boiteus,  
Mon chant n'a jamais qu'une mode,  
Amour le fait gay ou piteus.  
Amour toujours, toujours une Sibille,  
De tout mien vers font l'un ou l'autre bout :  
Et ja le caquet de la ville  
M'en tient en ses fables partout.  
Mais que veus-tu? La Parque fileresse  
Qui de ton sang me fait eureuse part,

*Peu de ceste tienne sagesse  
Peu de tes vertus me depart.  
Dès le berceau un dru essein d'Himéte  
Aiant brouté tout le mont des neuf Seurs,  
Assis sur sa tendre bouchete,  
T'enyvra d'Attiques douceurs.  
Et peu apres (comme à cete Pandore  
Chacun des Dieus, mais par destin meilleur)  
Chacune fille de Memore  
Te donna son plus de valeur.  
Mais ce mur sens dont les cieux te comblerent  
Avant le poil, ces esprits si rassis,  
Qui n'ayant que vint ans semblerent  
En avoir plus de trente sis,  
Maistres tousjours de ta jeunesse sage,  
N'ont permis onc un seul trait de ta main  
En chose lassive ou volage  
Sur la carte estre coulé vain.  
Car s'il t'a pleu de ton ancre t'ébatre,  
Peignant ou Grec, ou François ou Latin,  
Tu ne t'es point fait idolatre  
D'un œil brun ni d'un rond tetin.  
Ou l'Immortel, en qui seul se confie  
Tout sage cueur, ton suget a esté,  
Ou d'antique filozofie*

*As défoui quelque saint traicté.  
Rouan encor en lettres d'or conserve  
Les graves chans de doctrine sucrés  
Que l'enfance de ta Minerve  
A la mere-vierge a sacrés.  
Les Lis flouris, les Palmes glorieuses,  
En ont été hors du Carme couvent  
Par tes Muses victorieuses  
Jusqu'icy raportez souvent.  
Et quantefois tes saintes comédies  
Ont ravy Dieppe à l'entour se foulant,  
Mathieu Fournier ses melodies  
Si douces y entremélant?  
Telle a esté l'erbe nouvelle et tendre  
Le vert printemps de tes esprits naissans :  
Mais à quant nous fais tu attendre  
Ces fruis derriere meurissans?  
Cedés Romains, cedés poëtes d'Ellade,  
Cedés Tuscans, et nos François aussi :  
Ne sçay quoy plus que l'Iliade  
S'en va tot éclorre d'icy.  
Et cependant cruellement se jöüe  
De mes esprits ce petit Diable-Dieu,  
Qu'ores je blame, ores je loüe,  
Et ne veut ouir mon adieu.*

*Ses primes ans , si vray les livres disent ,  
Enamoura le celeste Platon :  
Et de luy encore se disent  
Les transis baisers d'Agathon.  
Mais tot après , volant bien d'autres ailes ,  
Et d'autre amour aveque l'age épris  
Saillit aus choses eternelles ,  
Et en Dieu ferma ses esprits.  
Virgile aussi sa douce Amarilide  
Jeune chanta , et son fier Alexis ,  
Puis devers la grave Enéide  
Tot se tourna mur et rassis.  
Mais , las hélas , plus fiere destinée  
Verds et meuris violente mes ans ,  
Qui dans ceste flamme ostinée  
Ja pres de trente sont cuisans.  
Amour pour moy n'a point l'aile volage ,  
Amour pour moy n'est point un Dieu leger :  
Car pieça fis en mon courage  
Plus n'en peut , semble , deloger.*





## ELEGIE V.

**O**r, si tu peus, porte torche Hymenée,  
Excuse toy, et di, pour ton honneur,  
N'avoir ceste noce menée

Qui me vole tout mon bon heur.

Nie, o Himen, que là ta flamme pure  
Ait éclairé : nul ne te vit benir

Ce lit, qui me couvoit injure,  
Ni le pain, ni le vin tenir.

Ton frere aillé, ta mere Gnidienne  
De ce festin s'écarterent bien loin :

Et Junon la pronubienne  
D'i assister onques n'eut soin.

Car ce jour la, jour de noire pierrette,  
Merqué chés moy, jour de gauche-corbeau,

Une innocente pucelette  
Passoit toute vive au tombeau.

O durs amis ! ô cruel parentage !  
 Qui d'avarice éblouis et troublés ,  
     Ce que nature déparage  
     Par force et contre ell' assemblés.  
 Le gay Printems d'une verte jeunesse  
 Trop mal se couple à un sterile Yver,  
     A une severe vieillesse  
     Qui toujours triste veut rêver,  
 S'il est renté de deus ou trois fois mille,  
 Si son argent un peu haut l'eleva ,  
     Si en longue housse par ville  
     Sus un ane écourté s'en va ,  
 Si n'esse assés à une vierge gaie ,  
 Qui cependant flaitrir ses roses sent.  
     De belles bagues on la paie ,  
     Mais une vaudrait mieus que cent.  
 Car suffit-il si un procès le ride ,  
 Ou de ses biens toujours quelque souci ,  
     Ou les piés ou les mains lui bride  
     Quelque neu de goute endurci ?  
 Tel il jouit, ains le jouir dedaigne  
 D'une beauté, vif souvenir des cieus ,  
     Qui trop loiale l'accompaigne,  
     Mais d'autant chaste elle apert mieus.  
 Maudite donq, deus et trois fois maudite ,



## ELEGIE XI.

A CHARLES, CARDINAL DE BOURBON,

*Archevêque de Rouen,*

En passant par sa maison de Gaillon, à son retour de Rome,  
mois de septembre 1555, auquel an les vignes  
furent gelées.

 *neq', si je pui, mon Prelat, ne se face,  
Que ce Dieppoys qui n'a que toy Seigneur,  
Devant ton sacré chateau passe*

*Sans rien laisser à ton honneur.*

*Celer ne doi, sans mille et mille blames*

*De mes quatreins les douces liaizons,*

*Au soigneus pasteur de nos ames,*

*Et vrai seigneur de nos maisons.*

*Or en bon heur puisse ta Normandie*

*T'avoir reveu, noble sang de nos Rois*

*Qu'arrestoit dure maladie  
 Trop loin de tes plus chers endrois.  
 Un peu trop cher nous coustent ces sains peres  
 A Rome esleus, grand porte-clés des cieus,  
 Dont si souvent les lons misteres  
 Nous privent de l'heur de tes yeus.  
 Comme en nos ports la bonne mere pleure  
 Quand son cher fils, absent apres dis mois,  
 Par les vens contraires demeure  
 Au neuf païs du rouge bois :  
 Elle se voue à Cleri et à Dive,  
 Et brulle cire et omone deniers,  
 Et toujours guête sur la rive  
 Et interroge mariniers.  
 Ainsi, Prelat, ton Normant diocéze  
 S'est angoissé de toi, son pere absent,  
 Et un jour lui en sembloit seize  
 Par l'ennui qu'un tel desir sent.  
 Aussi ton œil un soleil se peut dire,  
 Car, cependant qu'absent il a esté  
 (La vigne ne m'en peut dédire),  
 Nous n'avons point senti d'Esté.  
 Or tes païs, sur qui bien loin projete,  
 D'un œil hautain, Gaillon ses raions d'or,  
 De beau tems n'auront plus soufrete,*

*Puisque tu les revois encor.*  
*Gaillon, Louviers, et du Roule les costes,*  
*Aiant senti ce Soleil revenu,*  
*Ja déjà presentent aus hotes*  
*Le raisin tout mur devenu.*  
*Bref ton retour, Sacré-Cramoisi prince,*  
*Depuis Pontoize à nos plus salés bors*  
*Ramene en toute ta province*  
*L'heur, qui comme toi en fut hors.*  
*O trop heurus, trop et par trop encore*  
*Heurus Gaillon, seul quasi possesseur*  
*Du prelat que ce nort adore*  
*Pour son plus noble deffenseur.*  
*N'aurons-nous point nous autres ceste grace*  
*Qu'un jour un jour te puissions voir aussi,*  
*Sur nos bors que la mer embrasse*  
*Venir relacher ton souci ?*  
*Tu y verras quell' eau borne ta terre,*  
*Et de ton port le calme et ample sein*  
*Tenant mille vaisseaus de guerre,*  
*Qui s'arment à plus d'un dessein.*  
*Les uns d'amont le blont Flamen menasant,*  
*D'autres d'aval au noir Espagnol vont,*  
*Aucuns à nos marchans qui passent*  
*Scorte sure et fidelle sont.*

*Tu y verras aussi ces Hourques fieres,  
Pour qui sembloient nos havres trop petis,  
Et en cent honteuses banieres  
Leurs Aigles vaincus et captifs.  
Leurs gros canons, à ta venue heureuse  
De nos rampars jusqu'au ciel tonneront,  
Mais d'autres vois plus amoureuse,  
Mes Muses ton nom sonneront.*





ELEGIE XII.

**P**uis qu'il t'a plu, ma douce ame Sibille,  
Puisqu'il t'a plu, mes vers te nommeront;  
Mes vers plus de cent fois cent mille

*Sous ton nom se renommeront.*

*Si jusqu'ici mes Muses en enfance  
Ont soupiré François, Grec ou Latin,  
Le lecteur n'a eu connoissance,  
Sinon d'une feinte Catin.*

*Ainsi Lesbie à son docte Catulle  
Maint vers onzein faustement remplissoit,  
Ainsi Némèse au dous Tibulle  
Maint fluant couple fournissoit.*

*Or cetui-là de vray-nommer rougisse,  
Qui son amour peu nète sentira :  
Car la nostre, pure et sans vice,  
Moins désormais y mentira.*

*L'amant Tuscan, que fit sa flamme sainte  
Tant soupirer à l'entour d'Avignon,  
N'usa point de lointaine feinte  
A déguiser un divin nom.*

*Divin vraiment fut le nom de la sienne,  
Et d'Apollon et des Muses aimé :  
Mais dis fois le nom de la mienne  
A esté divin estimé.*

*Pardonnés-moi Cumane et Erithrée,  
Vous autres huit aussi pardonnez moi,  
L'onzième à Dieppe s'est montrée  
Qu'à toutes preferer je doi.*





## ELEGIE XIII.

DE FONTAINEBLEAU.

**P**ar les sablons , par les roches desertes ,  
Dont les os durs ces chateaus ont murés,  
Par les hautes étables vertes  
Des cerfs , du vilain assureés,  
Maigre , ennuié , lassé me repromene,  
Chargé du soin qu'à nos Dieppoyz je doi ,  
Mais , surtout , me poise la péne  
D'estre Sibille , loin de toi.  
Ni les jardins , ni la fontaine vive ,  
Nommant ce lieu du nom de sa bell' eau ,  
Ni l'Estan , ni sa fraiche rive ,  
Ni des pavillons le plus beau ,  
Ni les couleurs des longues galeries ,  
Qui , la vois prés , monstrent un monde vif ,

*Ni les riches tapisseries ,  
Ni bronze , ni marbre naïf ,  
A eus mon œil tellement ne ravissent  
Qu'à toi toujours ne soupire mon cueur :  
Ains à chaque pas rafraichissent  
Les memores de ma langueur.  
Soir et matin , que ces bois je trépasse ,  
O Ninfes, di-je , et Satires pelus ,  
Qui ci dans mainte fosse basse  
Couplés vos amours dissolus  
Peussé-je au moins , main en main , sous cete ombre,  
Quelques cent pas avec madame aller,  
Peussions-nous , bouche à bouche , un nombre ,  
D'honnestes parolles méller.  
Voiant bondir ces sources eternelles  
Du roc moussu , qui pas ne semble feint ,  
Ah, di-je lors , combien de telles  
Ce mien feu n'auroient pas esteint.  
Voiant partout la devise roiale ,  
Ceste Salmandre au feu se nourrissant ,  
Je pense à la flamme loiale  
Seule , ta merci me paissant.  
En bronze ai veu l'Egiphtienne dame  
Antique piece , et parlai en ce point ,  
Ce Serpent , Reine , au bras l'entame ,*

*Et Cupidon au cueur me poinct ,  
Bref, visitant tailles, bosses, peintures,  
Quelconque part m'en aille regardant ,  
Amour vient en mille figures  
Nouvelles flèches me dardant .  
Mais plus que tout , ces Sibilles m'affollent ,  
Peintes partout pour leur divin renom ,  
Desirant que mes vers y'enrollent  
L'onzième de ce sacré nom .*





ELEGIE XIV.

A UN SIEN COUSIN.

**D**emi cueur mien, douce part de mon ame,  
Trécher cousin, que demanderoit mieus  
Une nourrisse bonne femme  
Pour son dous enfaçon aus dieus?  
A te regir, ceste prudence mure,  
A t'exprimer, tu as ce parler dous.  
Tes biens croissent, ta santé dure,  
Et te suit la faveur de tous :  
Car cil tu n'es qui son or miserable  
De mois en mois s'en va prostituant,  
Pour avoir d'usure execrable  
L'enfantement continuant.  
Ni cil aussi que la mer dépitée  
Géne de peur et tient de sommeiller,

*Doutant de sa nef agitée  
Qui l'or d'Espagne va piller.  
Les Muses seurs, des ton enfance tendre,  
Dans leurs secrets te tiennent enchanté,  
Et sur toi plus ne peut descendre  
Souci que de leur sainteté.  
Ore t'endort de la Pouille le Cigne,  
Ore t'émeut le Mantuan clairon :  
Tantot Seneque t'endoctrine,  
Tantot t'emmielle Ciceron.  
Tu scais les tons qui de ton petit monde,  
Sous quatre humeurs temperent les acors,  
Tu entens et ce qui abonde  
Et ce qui manque au foible cors.  
Les lois aussi, non pas ces glozes dures  
Ni ce vil plait que la perche revent,  
Mais les lois tres-saintes et pures,  
Ton esprit exercent souvent.  
Tandis reluit ta maison clere et nette,  
Ta table est mise où n'a ni trop ni peu,  
Tu n'es à blanche ni brunette  
Ataché d'insoluble neu.  
Or quel palais, quell' ardente écarlate,  
Quel banc d'azur, peint des roiales fleurs,  
Quell' humble suite, qui les flate*

*Par presens , prieres et pleurs ?  
Quel vain honneur, suivi toujours d'envie,  
Charmer pourroit jusque là ta raison,  
A laisser ce miel de ta vie  
Pour tel fart, qui n'est que poison ?  
De meigre ennui, d'avarice affamée,  
D'œil envieux, ni d'amour insensé,  
Ni d'ambition enflammée,  
Le palais n'est point dispensé.  
Cuisans soucis et angoisseuses creintes  
Y entrent bien ; mille ennemis secrets,  
Mille amitiés fauses et feintes  
En montent bien les haus degrés.  
Vivons, ami, vivons ce que nous sommes,  
Vivons, mortels, vivons ce peu de jour :  
Tantot vient éteindre les hommes  
Une nuit d'éternel sejour.*





ELEGIE XV.

**L**eger aneau, qui de mademoiselle  
Vas, s'il lui plait, le petit doit lier,  
Aneau qu'on doit, du seul bon zele  
De qui te donne, aprecier.  
Va t'en heurus ceste chair blanche ceindre,  
Que de mes bras, bien fier, toute ceindroï',  
Va t'en à ceste beauté joindre  
A qui trop mieus je me joindroï',  
Mais ne sai quoi, seul trouble de ma vie,  
Certain Nonneur qu'ell' s'ostine garder,  
Et le malin plait de l'envie,  
Ne lui souffrent rien hazarder.  
Or, sur ton rond, par le dehors tu portes  
Cest œil d'azur, apres les siens taillé,  
Mais di lui qu'autres mains plus fortes  
Le vif semblant m'en ont baillé.

*Car ses deus yeus, et mille esclers d'œillades,  
Dessus mon cueur, que bien dur il trouva,*

*Amour, à mille poinçonnades,*

*Lui-même par neuf ans grava.*

*Et au dedans de ton cercle ai fait mettre*

*Un cueur secret, que ne connoisse aucun :*

*Cache aussi ceste brève lettre :*

*L'ŒIL A TOVS SOIT, LE CUEUR A UN.*

*L'œil à tous soit, il faut qu'un soleil luise,*

*Et ne se peut telle clarté cacher.*

*Mais le cueur que trop plus je prise,*

*Au mien seul vueille s'atacher.*

*L'aneau de fer au doit de Prométhée,*

*Ramentevoit les durs et posans fers*

*Que pour peu de flamme empruntée*

*Il avoit sur le mont soufers.*

*Mais cétui d'or, en ton doit, soit un signe*

*Des liens d'or, liens dous et eureus,*

*Qu'épris de ta flamme divine,*

*Porte ce mien cueur amoureux.*

*Or t'en va donc lui porter ma pensée,*

*Baguette d'or, mais d'or a peu conté,*

*Si avec lui n'est balancée*

*La bonne et riche volonté.*

*Que fusses-tu de ce Tiran de Sardes*

*L'aneau charmé qui son maistre cela ,  
Car, maugré les langues bavardes ,  
J'iroy' moy-même jusques là.  
J'iroy' moy-même et parleroi' moy-même :  
Fi de papier, fi de rimes aussi :  
Voir lui feroi' ma face blême,  
Et, au long, ouir mon souci.  
Et qui gardroit ceste destre invisible,  
(Non le Réaume ains la Reine affectant )  
D'envoier au monde paisible  
Les testes qui me nuisent tant ?  
Mais je m'oubly : quels chateaus en Espagne,  
Quels songes vains , quels souhets fai-je ici ?  
Va, aneau, et porter lui deigne,  
Avecques toi, ma foi aussi.*





ELEGIE XVI.



Autre que moi , pour les gras benefices ,  
Suiue la mule aus prelats cramoisis :  
Autre que moy coure aus offices ,  
A force de soleils choisis.  
Ce n'est pas moy qui pour faus honneur vende  
Ma toute d'or, ma chere liberte,  
Ou pour une oisive prebende,  
Entre les ames soye arté.  
En pais je tien de juste patrimoine,  
Non loin borné, un peu de fons normant,  
Qui sans rien faire, comme un moine,  
Me nourrit, si je veus, dormant.  
Là, pour tout soin, il plante à droites lignes,  
Maint grand jardin de freres arbrisseaus,  
Esperant, car ce sont nos vignes,  
Vandanger leurs jaunes monceaux.

*Et, nivelant, si bien il les compasse,  
Que de tout sens les ordres infinis  
Toujours d'une pareille espace  
Entr'eus se trouvent difinis.*

*Pour leur abry contre ce froit Borée,  
Les chesnes forts, et les ormes épés,  
De maint reng à chacune orée,  
Les ceignent comme enveloppés.*

*Le long louchet ou la courte faucille  
Entre mes mains ne me fait honte lors,  
Ni ce lou velu qui m'abille,  
Ni les souliers sales et ors.*

*De la charue aucune fois, peut-estre,  
Les mancherons moy-même guiderai,  
Et du foüet sonné en maistre,  
Les jumens lasses hasterai.*

*L'eur de ma main fera voir dans nos granches  
Les purs fromens jusqu'aux tuiles tassés,  
Et, du dous revenu des branches,  
Nos celiers jusqu'à l'arc pressés.*

*Car devot suis, et la dîme, sans faute,  
De tous mes fruits nostre curé reçoit;  
Et n'est feste basse ni haute,  
Dont le jour chommé ne me soit.*

*Le bon patron de ce povre village,*

Qui n'est qu'un saint des plus grosses façons,  
Un rude bois et lourd image,  
Toutefois nous nous y passons,  
Voit chacun an, avec maint feu de cire,  
Tout son autel de mes bons fruits couvert,  
Et du prime épi je lui tire  
Un chapeau mi-jaune mi-vert.  
Son guet aussi (croiés peuple) me garde,  
Et mon bétail si surement maintient,  
Que nul larron ne s'i hazarde,  
Et le lou même s'en abstient.  
Lous et larrons (propice ainsi la Lune  
Toujours vous soit) n'aiés point apétit  
De vous acquerir proie aucune  
Sur ce mien troppelet petit.  
Maint riche parc sera plus convenable  
A vos aguets : là ne vous feignés point,  
Grand nombre est volontiers prenable,  
Et veint aus larcins mieus à point.  
Pour le marché mes bestes je n'engrèsse,  
Je ne ba point pour la hale mes blés,  
Ni n'aten des chertés la presse,  
Epargnant mes greniers comblés.  
Je vi, sans plus : et, eust sa corne pleine  
Toute versée Abondance chés moi,

*Par les derniers fruits , à grand peine ,  
Conduit jusqu'aus nouveaux me voi.  
Les dieus aussi plus outre je n'invoque :  
Car, assuré de mon annuel pain ,  
Des grans richesses je me moque ,  
Je me moque aussi de la fain.  
Et me suffit, au loin de toute envie ,  
Sans plus de biens , sans plus d'honneurs aussi ,  
Dans ceste mediocre vie ,  
Borner le vol de tout souci.*





ELEGIE XVII.

**P**ere Apollon, (car en ta sainte garde  
Et tiennes sont les Sibilles aussi )  
O Pæan, ceste-ci regarde

Regarde, ô Pæan, ceste-ci.

Ne souffre pas ceste onzieme Sibille,  
Pour qui louer m'as donné tant de vers,  
Estre vandangée inutile,  
Des le printemps de ses ans vers.

Où est déjà ceste clarté jumelle  
Qui ton rayon dans ses yeus égaloit?  
Où est l'ardeur douce cruelle,  
Qui si vive en étinceloit?

Qui a sa joue, hélas, decolorée?  
Qui de son teint a ce beau pourpre éclus  
Y estant partout demeurée  
Une blanche neige sans plus?

Or ésanqué ce rond bort de sa bouche ,  
 Corail non plus, mais cire droit-on :  
     Et tout son chef pend et se couche  
     Comm' un demi trenché bouton.  
 Car la voila, lasse, gelée et pale,  
 Sans cueur, sans force, une marbrine mort :  
     Puis, apres ce bref intervalle  
     Toute rebrulera plus fort.  
 Comm' un brandon qui devore sa mèche,  
 Et jusqu'au bout de l'user n'a repos,  
     Ainsi ce feu fievreux la seiche,  
     Boit son sang et vide ses os.  
 Plus propre, hélas, une fievre amoureuse  
 Ceste jeunesse en soupirs bruleroit,  
     Et puis, doucement langoureuse,  
     D'autre accès la regéleroit.  
 Paciemment et sans regret malades  
 Soient tous ceus-là qui, chargés des vieus ans,  
     Mi-morts, tremblants, pales et fades,  
     Ne sont plus qu'au monde nuisans.  
 Mais ceste fleur, à peine écloze encore,  
 Ce digne ni des petits ailés Dieus,  
     Languir déjà ne doit pas ore  
     Sur la saison de tout son mieus.  
 Comme au coucher de tes lumieres lasses,



*Tout se noircit d'une fraieuse nuit,  
Et chacun les horribles faces  
Des Larves vagabondes fuit :  
Ainsi, clair Dieu, ceste étoile luisante  
Qui tous mes sens par ce monde guidait,  
Aujourd'hui basse et languissante,  
Troubler bien fort, bien fort me doit.  
Tout me fait peur, et crein mon ombre même,  
Car, à tout pas, un mort ce m'est avis,  
Au moins ne sai quel ombre blême,  
Se presente à mois vis à vis.  
Mais, ô Phébus, si pour un de tes cignes  
Tu m'as élu, si m'élever en l'air,  
Si entre tes vierges divines  
Tu veux sur Pinde m'appeller,  
Press', ô Pæan, ceste herbe vertueuse  
Dont sceut ton fils si bien celui guerir,  
Qui sa noverque incestueuse  
Dédaigna d'amour secourir.  
Et, épreignant quelque jus salutaire,  
Dieu guerisseur, vien toucher ceste-ci,  
Pour à la quelle seule plaire  
Me plait des vers le dous souci.  
Car, comm' en vain un clavier jaune foulent,  
Leger-trotans, les organistes dois,*

Si les vens derriere ne coulent ,  
 Pour animer les douces vois :  
 En vain aussi toute la vierge troppe  
 Son miel sur moi et son sucre perdroit ,  
 En vain de la jumelle croppe ,  
 La source toute s'épandroit ,  
 Si je ne sens ces raisons de madame ,  
 Dis mille esprits sur ma teste tirer ,  
 Qui seuls prennent la vie et l'ame  
 A mes Eléges inspirer .  
 Fievreux Démon soit qu'une main sorcière ,  
 Par charme exprés , et horrible oraison ,  
 Pour de madame estre meurtriére ,  
 Te commande ici ta maison ,  
 Soit que toi-même , enclin à toute injure ,  
 Faisant ce mal , ton naturel tu suis ,  
 Par les Muses je te conjure ,  
 Et par ce Parnasse où je suis ,  
 Par Apollon , qui tous vous extermine ,  
 Par les Amours , par les Graces trois seurs ,  
 Par l'palme Déesse Ericine ,  
 Par les Beautés et les Douceurs ,  
 Vide d'ici : Tisifonne cruelle ,  
 Que grondes-tu ? o monstre stigien !  
 Prison te plairoit eternelle ,

*D'un si beau , si heurus lien .  
Va , vide , fui : va , fièvre délogée ,  
Faire bien loin quelque vieille trembler ,  
Et jamais plus ne sois logée  
Où l'amour tu puisses troubler :  
Veus-tu logis ? entre , je te commande ,  
Dans ces jalous , et les mene à la mort :  
De là , bien seront ta viande ,  
Tant de langues qui me font tort.  
Pour ceste cure , ô seul lustre du monde  
Piéça deja je te medite un chant ,  
De la Cielade vagabonde  
Qui receut Latone accouchant.  
Je dirai , comme onque puis non bougée ,  
Se ferma là , comme encore tenant ,  
Tu rendis ta mere vangée  
Du monstre la persecutant.  
Et n'oubliurai la toujours verte fueille  
Dont tes cheveux aiment le rond lien ,  
Ni , ce sanglant pris , la dépeulle  
Du temeraire Phrigien.*





ELEGIE XVIII.

**J**'en sai bien une, une esperte flanniere,  
Et n'aille aucun en rechercher plus loin,  
Je sai d'amours une courtiere,  
Une maquerelle au besoin.  
Toutes les nuits, vaudoise abominée,  
(Tel est le bruit) gresse son cors ridé,  
Et passe par la cheminée,  
Sur le dos d'un balai bridé.  
Plusieurs ont creu qu'a ses charmes arrive  
Humble et tremblant le noir peuple d'Enfer,  
Et que d'humain sang elle écrive  
Ne sai quels mots à Lucifer.  
Sans nulle peur, és croizés cemetieres  
Passe ses nuits entre les pales corps,  
Qui, par ses oraisons sorcieres,  
A elle reparlent tout morts.

*Elle sait que vaut, en sa toille nouvelle,  
Dans une nois l'araigne ensevelir,  
Et que vaut seiche la cervelle  
Que d'une chate on peut cueillir.  
Or, tout ainsi que sa chaude jeunesse,  
Sans nulle honte en luxure brula,  
Aujourd'hui, non mieus, en vieillesse,  
Autre feu d'avarice elle a.  
Un prompt babil, une ruze assurée,  
Front impudent, ongles lons et sutils,  
Foi à tout propos parjurée,  
Sont les meilleurs de ses outils.  
Pour son métier, toutes bendes fréquente,  
Mais, tant que peut, s'acoste jour et nuit  
De ceste jeunesse opulente  
Qui bien cher peu de plaisir suit.  
Là elle regne, elle fait les parties :  
Quelque simplette elle préche ce pendant,  
D'aucunes, par plait converties  
Les bons mariages vendant.  
Car elle n'est pas de ces vieilles publiques,  
Qui, povrement un écu pratiquant,  
De quelques claustrales reliques  
Sur le soir se vont trafiquant,  
Brave de soie, et le velours en teste,*

Les bons endroits, impudente, ne fuit,  
 Ains s'égale à la plus honeste,  
 Et de sa noblesse fait bruit.  
 Mais ce pendant, pour sa proie, elle guette  
 Si quelque riche est à pourvoir encor,  
 Ou, si quelque vefve est jeunette,  
 Car pescher y veut chaine d'or.  
 Aiant ouï par les bruits de la ville,  
 Qui peu à peu doublant courent toujours,  
 Que le mari d'une Sibille  
 Bien riche avoit fini ses jours :  
 A elle vint, et me sembla sa langue  
 Pour beaucoup nuire estre diserte assés,  
 Car j'ouï toute la harengue,  
 Entre deux huis sur moy poussés.  
 Apres un mil de ces vulgaires plaintes  
 Que volontiers tel exorde contient,  
 Et un fleuve de larmes feintes,  
 Qu'à sa poste el' lache et retient :  
 Mais quel profit, dit-el', quelle ressource  
 De tous nos pleurs? que vaut ce dur remors?  
 Dieu de tant de vain pleur se cource,  
 Et ne servent larmes aus mors.  
 Tel long ennui, Sibillette mamie,  
 Ne fait qu'esteindre, en ceste jeune fleur,

Vostre beauté déjà blémie  
Qui s'écouleroit toute en pleur.  
Dieu, s'il lui plait, puisque d'un il vous prive,  
Qui fut, vrai est, un peu foible et agé  
Pour vous ( car vostre feu arrive,  
Et le sien étoit délogé ),  
Vous pourvoira, par sa grace benigne,  
D'autre moitié à vous egale mieus,  
Car, vraiment, vous en estes digne,  
Et avés bon bruit en tous lieux.  
Renon avés de ménagere bonne,  
Et, Dieu merci, vos biens sont de bon pris,  
Et déjà plus d'une personne  
De vôtre beauté s'est épris.  
J'en sai bien un, mais quoi? je suis bien neuve,  
Il n'est pas tems. Toutefois, pourquoi non?  
A toute heure qu'un bien se treuve  
Il le faut prendre, ce dit-on.  
Occasion, la déesse volage,  
Telle se peint, si j'ai bien retenu,  
Tout son poil pend sur le visage,  
Le derriere est chauve et tout nu.  
Arrivant donc, doit au poil estre prise,  
Car elle s'offre, et s'offrant toujours fuit,  
Puis, n'ayant plus au dos de prise,

Se moque du sot qui la suit.  
Cil que je di, qui vôtre se souhète,  
S'il faut aus biens et honneurs s'arrester,  
N'estoit que premier vous apête,  
Premiere deussies l'appeter.  
Et n'est pas lourd, comme il semble, peut-estre,  
Dur, ni grossier : mais telle office veut  
Qu'on se face grave apparoistre,  
Et le plus sévère qu'on peut.  
Un autre en sai qui ja presque en rafolle,  
D'age moien, et riche et sain et fort,  
Quoiqu'un malin bruit de verolle  
Ait menti sur-lui à grand tort.  
J'en sai encor : les voulés vous d'espée,  
Ou financiers? à Rouen ou Paris?  
Elisés, pour n'estre trompée,  
Je vous baille au chois cent maris,  
Mais, à vrai dire, et, en loyauté pure,  
Pour le conseil qu'aus jeunes puis devoir,  
(Car le tems qui piéça me dure,  
Beaucoup de choses m'a fait voir)  
Il n'est que trop de ces muguéts qui balent,  
De ces jolis qui sur eus portent tout :  
Mais ceus qui pour épouzer valent  
Se choisissent par autre bout.

*Epouzés moy quelque assureé riche homme ,  
 D'un haut estat si pouvés honnoré ,  
 Tel que celui que je ne nomme ,  
 Mais premier vous l'ai figuré.*

*Aprés sa mort vos douaires augmentent ,  
 Et, lui vivant, faute vous n'avés point  
 D'autre mille gentils , qui tentent  
 Vous donner leur service à point.*

*Qu'aves vous peur ? le saint cornu Moÿse  
 A mort jadis tel esbat condamnoit :*

*Aujourd'hui , par nos gens d'Eglise ,  
 Autre doctrine se connoit :*

*En ce tems-ci, pour pudique j'avoüe  
 Celle, sans plus, que nul onq' ne requit ;  
 Gentille n'est qui ne se joüe ,  
 Et toute belle en doit l'aquit.*

*Le tems volage à pas larron se glisse ,  
 Et sans mot dire, hélas ! trompe nostre œil ,  
 Et comme un coursier en la lisse ,  
 Nos ans décochent au cercueil.*

*Tandis qu'avés la claire matinée ,  
 De vos beautés n'en espargnés l'ébat ,  
 L'exercée est plus tart minée ,  
 Quoiqu'un soir toutes les abat.*

*Un bon habit demande qu'on le porte ,*

Et tout metal au servir s'eclaircit,  
 Et maison qui n'ouvre sa porte,  
 Deserte, tantot se moizit.  
 Beauté aussi moins sert et plus s'empire;  
 Plus on l'esbat, plus claire se fait voir,  
 Et croiez que pour y suffire  
 Il en faut plus d'un seul avoir.  
 Pensés, ma fille, à ce plus-riche donques,  
 Qui vos estas vous accroistra toujours,  
 Et chés qui faute n'aurés onques  
 De mille commodes amours.  
 Je ne creu pas une langue puante  
 Qui contoit hier, et je soutin que non,  
 Que ja de vôtre foi se vante  
 Ne sai quel jeune homme sans nom :  
 Pour toute chose, un poete assés abile,  
 Enfant de Dieppe aus rives de la mer,  
 Si fol d'une étude inutile  
 Qu'autre chose ne veut aimer.  
 Quand ce seroit Clement Maraut lui-même,  
 (Ai-je failli? Marot dire voulois),  
 On ne sai quel Ronsard de même  
 Qui se dit Pindare Gaulois,  
 D'eus ni de lui qu'auriés-vous autre chose  
 Qu'une Balade, un Rondeau? voila tout :

*Mais mieus vaut un écu en prose  
Que mille rimes sans un sout.  
Tels, ni amis, ni maris ne faut faire,  
Car publier tantot leur dame font,  
Et de leur femme le douaire  
Se prent sur Parnasse le mont.  
Devant Dieu soit de l'honneste homme l'ame,  
Votre mari, ce renom il avoit,  
Que de procès, comme sa game,  
Toute la pratique il savoit.  
Et outre encor ses biens, dont prou vous laissez  
(Qui bien en vous est en méchef bon-eur)  
Il étoit extrait de noblesse,  
Dont aussi vous reste l'honneur :  
Combien facheus, et combien (ce nous semble)  
Fort à porter, et dur à voir seroit  
A nous tous vos amis ensemble,  
Qu'ainsi tant d'eur vous periroit ?  
Aprés Rouen, ô sejour bien étrange  
Dans telles eaus, en cet air marinier :  
O de maris different change !  
Aprés un Evesque un Mounier.  
Ainsi filoit la langue serpentine  
Son dous venin, quand il fu découvert,  
Au survenir d'une voisine,*

*Par l'un de mes huis mi-ouvert.  
Mes mains à peine, à peine se garderent  
Qu'aus rares creins, aus plourars chassieus,  
Au ridé masque ne darderent  
Leurs ongles alors furieus.  
Dieu, pour loyer te doint, vieille donnée,  
Sans feu, sans vin, le reste de tes jours,  
Rien qu'yver par toute l'année,  
Et gosier alteré toujours.*





ELEGIE XIX.

**M**ille envieux, douce-chere Sibille,  
Graces à Dieu n'ont sceu que mordre en moi,  
Si non cete étude tranquile  
Que je sui pour l'amour de toi.  
Ce dous loisir à grand vice m'imputent,  
Trop, ce leur semble, aux homnus mal séant :  
Et ce train des Muses reputent  
Euvre d'un esprit faineant ;  
Veulent ils point qu'en la perche criarde  
Mon plait je vende? ou que moy même assis,  
Oyant un avocat qui farde,  
Je dure cinq heures ou sis?  
Veulent-ils point qu'à mes costés je mette  
D'art Milanoise espée et dague aussi,  
Et sur ma teste une plumette,  
Pour estre bien plus noble ainsi!

*J'aurois du Roi les gages d'un gendarme ,  
 Au reng vaillant de ces hardis jureurs  
     Qui ne donnerent onq alarme  
     Qu'aus poules de bons laboureurs.  
 Ou bien plairoi-je en miste courte robe  
 Tresorillon , un de ces courtisans  
     Qui, de ce que leur chiffre robe ,  
     Peu ne rendent gorge en dis ans ?  
 O povres gens , ce que leurs cueurs desirent  
 N'est que caduc , passager et journal :  
     Et mes desirs hautains aspirent  
     Au point de renom eternel.  
 Toute leur peine une gloire povrète ,  
 Un faus honneur , ne cesse pourchassant ,  
     Et d'écus , outre leur soufrète ,  
     Sommes oisives amassant.  
 Mais non , plus tard , par les cloches funebres  
 Leur dernier bruit sonné leur sera tout ,  
     Et leur nom , sous mêmes tenebres ,  
     Avec leurs torches aura bout.  
 Ce mien loisir , ce tant d'heures oisives ,  
 Tous leurs travaux , tandis surmontera :  
     Car , par euvres à jamais vives ,  
     Nos noms à la mort osterà.  
 Tant qu'aura France une chrestienne teste ,*

*Tant y vivront les Psalmes de Cahors ,  
Et Noel n'y sera plus feste  
Quand Denisot en sera hors.  
Plutot saint Marc perdre lairra sa ville ,  
Qu'elle son Bembe : et lors se rejoindra  
Ce bout d'Italie à Sicille ,  
Quand Sannazar s'i esteindra.  
Quand jeunes ans fuiront amours et armes ,  
Lors Arioste [on] chantera bien peu ,  
Et quand amans vivront sans larmes ,  
Petrarque sera mis au feu.  
Tant que soit Grece et d'Ilion la place ,  
Tant en ce monde Homere demourra ,  
Quand troupeaus paitront sur la glace ,  
L'Arétuzain berger mourra.  
Quand nous verrons d'Amour la trousse vide ,  
Et de sa mere esteint l'ardant flambeau ,  
Les couples onze-piés d'Ovide  
Ne sembleront plus rien de beau.  
Les marbres donc et d'acier dures lames  
Trouvent leur fin : le tems les ronge et mord :  
Mais nos livres ont quelques ames  
Qui les exentent de la Mort.  
Ce peuple vil les choses viles suive ,  
Seul ses honneurs , seul tienne bien son or :*

*Pourveu qu'à jamais reste vive  
De moi tant bonne part encor.  
Il me suffit que mainte vierge mure  
Me chante un jour à son ravi brument,  
Et maint garçon, par aventure,  
Vienne ici lire son tourment.  
Sur les vivans, sans plus, broute l'envie,  
Et les defuns plus ne deigne assaillir.  
Après donq cete courte vie,  
Nostre honneur ne nous peut faillir.*





ELEGIE X X.

**P**uisque l'Envie encore donq s'afile,  
Pour de nos cueurs le ferme neu trencher,  
Blamant cete petite ville,  
Que pour moy tu veus raprocher,  
Je suis ingrat, mon cueur, ma Sibillette,  
Si, de ma plume, au moins je ne soutien  
La patrie et douce villette  
Mere de mon sang et du tien.  
Ce salé bort de nostre onde écumeuse,  
Cest air marin, dont ils parlent si mal,  
Vaut mieux que leur rive fumeuse,  
Leur toujours tied<sup>e</sup> humide val.  
Onq, que je croi, l'aube teinte de roses,  
Ne les seut voir : et, avant le mi-jour,  
A peine l'œil de toutes choses  
Rayonne en leur austral sejour.

*A qui plaira le vent des pompes vaines ,  
Le bruit des plaids , l'écarlate des cours ,  
Soit seur que ses raisons mondaines  
Dedans un Rouen auront cours ;  
La donq se tienne et , s'il peut , y vieillisse ,  
Mol , langoureux et de gouttes noué :  
Et les Medecins enrichisse ,  
Auquels tout Rouen est voué.  
Notre Dieppétte , au moins plus saine et vive ,  
Voit , d'un costé , quelle l'Aurore sort ,  
Et de l'autre purge sa rive  
Par l'aleine seiche du Nort.  
Car du Su moite un haut mont nous detiure ,  
Et en Island s'enfuit par dessus nous ,  
Si bien que voions s'entre-suivre  
L'Yver sec , l'Esté frais et dous ,  
Aussy , pour vrai , un air tiede et mollace ,  
N'eut rien valu pour engendrer des cueurs  
Qui fussent , sur l'onde fallace ,  
De tout autre peuple vainqueurs ,  
Ni tant d'espris que Pallas y avoue ,  
Deus Mifans mors , et deurs mors Parmentiers ,  
Et deus , que vivans moins je loue ,  
Terrien et ce Mifant tiers.  
Le bon Crignon , avec si peu de lettre*

Tant y vivront les Psalmes de Cahors ,  
 Et Noel n'y sera plus feste  
 Quand Denisot en sera hors.  
 Plutot saint Marc perdre lairra sa ville ,  
 Qu'elle son Bembe : et lors se rejoindra  
 Ce bout d'Italie à Sicille ,  
 Quand Saannazar s'i esteindra.  
 Quand jeunes ans fuiront amours et armes ,  
 Lors Arioste [on] chantera bien peu ,  
 Et quand amans vivront sans larmes ,  
 Petrarque sera mis au feu.  
 Tant que soit Grece et d'Ilion la place ,  
 Tant en ce monde Homere demourra ,  
 Quand troupeaus paitront sur la glace ,  
 L'Arétuzain berger mourra.  
 Quand nous verrons d'Amour la trousse vide ,  
 Et de sa mere esteint l'ardant flambeau ,  
 Les couples onze-piés d'Ovide  
 Ne sembleront plus rien de beau.  
 Les marbres donc et d'acier dures lames  
 Trouvent leur fin : le tems les ronge et mord :  
 Mais nos livres ont quelques ames  
 Qui les exentent de la Mort.  
 Ce peuple vil les choses viles suive ,  
 Seul ses honneurs , seul tienne bien son or :

*Pourveu qu'à jamais reste vive  
De moi tant bonne part encor.  
Il me suffit que mainte vierge mure  
Me chante un jour à son ravi brument,  
Et maint garçon, par aventure,  
Vienne ici lire son tourment.  
Sur les vivans, sans plus, broute l'envie,  
Et les defuns plus ne deigne assaillir.  
Après donq cete courte vie,  
Nostre honneur ne nous peut faillir.*





## ELEGIE XXI.

POUR SEMONDRE LES POÈTES AU PUI DE L'ASSUMPTION  
A DIEPPE, L'AN 1556,

Lequel, n'estant ordinairement que de quatre pris,  
fut augmenté de deus.



*Qui de fin or, qui d'Indiennes pierres,  
Vos frons vainqueurs voudrés environner,  
Non pas de ces povres lierres  
Que le vieil tems souloit donner :  
Cines sacrés, soit que vos plumes blanches,  
Sur l'enflé Loire ou sur le sucré Loir,  
Errant, portent vos gorges franches,  
Qui nôtre siecle font valoir ;  
Soit que de Seine à l'une et l'autre rive,  
Paris ravi admire vos douceurs,*

Soit que par vostre vois naïve  
 A Rouen parlent les neuf Seurs :  
 Tous levés vous sur vos ailes hautaines ,  
 Et deignés tant par le vide ramer,  
 Que veniés fondre dans nos plaines  
 A ce calme sein de la mer.  
 Droit à son front la mutine Angleterre  
 Tremblant, nous voit le long du salé bort ,  
 Que nos ayeuls vindrent conquerre ,  
 Ces blons soudars du gelé Nort.  
 L'Espagne sobre et la Flandre ivroignesse ,  
 Qui çà et là nos eaus vouloient tenir,  
 Ont senti de quelle jeunesse  
 Un port de Dieppe peut fournir.  
 Mais maintenant , puisque treve paisible  
 Jusqu'à cinq ans a restuyé nos dars ,  
 Puisque chanter nous est loisible ,  
 Cependant que dormira Mars ,  
 Nos destres mains, en lieu de lance fiere ,  
 La plume douce à l'envi meneront ,  
 Et, en lieu de trompe guerriere ,  
 Les Muses devant sonneront.  
 Phebus toujours son arc doré n'entéze ;  
 Toujours ne fait Mars sa pique branler ,  
 L'un quelquefois sa Venus baise ,

*L'autre sa lire fait parler.  
Assés Neptune et son écaillé gerre  
Sous nos canons dans leurs fons ont tremblé,  
Assés nos mers teintes de guerre  
La rouge d'Egipe ont semblé.  
Douze deus fois ces grans hourques dépites,  
N'i a qu'un an, en maint captif escu,  
Contre peu de nos naus petites,  
Perdirent leur Aigle vaincu.  
Mainte forest dans l'eau même en fut arse,  
Maint Espagnol et maint Flamen rotis,  
Et mainte ame en son sang eparse  
Sur l'azuré champ de Tetis.  
Or, à son tour, Apollon nous récréé :  
Tout lui voüons ce bien-eureus loisir :  
Toute ceste tréve est sacrée  
A son dous-honneste plaisir.  
Et toutefois, ni les travaux d'Alcide,  
Ni d'Amphion les haus murs enchantés,  
Ni l'ainé, ni le jeune Atride,  
Ici ne seront point chantés.  
La vieille Grèce en fables abuzée,  
Et sans raison tels monstres se forgeant,  
Son Hipocréne a toute usée  
En bourdes qu'elle alloit songeant.*

*Mais nous, ô Dieu, nous ta gent reconnue,  
Nous par ta grace assureés d'une foi,  
Fondés en ta vérité nue,  
Chanter ne devons rien que toi.*

*Aussi, Seigneur, toute la France est pleine  
De ton seul nom et de tes saints aimez :  
L'un à te psalmoder met peine,  
L'autre tes martirs a nommés.*

*L'un mieurs l'honneur de ton Israël corne  
Que du fin Grec son aveugle n'écrit,  
L'autre tout l'Ercule retourne  
Aus sacrés gestes de ton Christ.*

*Et nous Dieppois la feconde pucelle  
Où s'encorsa ce Dieu homme ton fils  
Elizons matiere eternelle,  
De nos vers et seul but prefis.*

*Soit que très-pur son natal se ramene,  
Ou qu'en sa mort lui soient les cieus ouvers,  
Neptune n'a sous lui d'arène  
Tant que lors elle a de nos vers.*

*Car elle même, ô merveille bien rare,  
Haute aparut sur nos murs assiegés,  
Repoussant dans le camp barbare  
Les boulés sur nous déchargés.*

*Et au seul bruit de sa feste sonnée*

*Par nos clochers, l'Anglois troublé d'effroi*

*(Ici digne foi soit donnée)*

*Fut défait par l'ainé du Roi.*

*Brave Talbot, la fortune meilleure*

*Ne te fut onc, t'ayant fait repasser*

*De ce siege en ton nom ile à l'eure*

*Pour nouveau secours amasser.*

*Ce fier Anglois une puissante armée*

*Vers le levant sur nos croupes logea,*

*Qui d'un large fossé fermée*

*Nous batoit par neuf mois déjà.*

*Tout nôtre mur n'étoit plus qu'une brèche,*

*Et, de tous coins, en maisons et moutiers*

*Tomboient le boulet et la flèche,*

*N'i restant que les cueurs entiers,*

*Quand, de tous maus, des Charles ce settième,*

*Qui des Anglois fit en France la fin*

*(Il étoit d'Aout le quatorzième),*

*Nous delivra par son Daufin.*

*Sous le bon eur d'un si noble gendarme*

*Les assiegeurs, eus mêmes assiegés,*

*Jusqu'en leur fort eurent l'alarme*

*Par nos bourgeois encouragés.*

*Sur le fossé maint pont de bois habile*

*Outre-jeté nous joignoit main à main :*

Canons tonnoient, et ceus de l'ile  
 Ne se defendoient pas en vain.  
 Déja Moüy et déjà Hercelaines  
 (Couple vaillant), bien que vengés assés,  
 Soufloient leurs dernieres aleines  
 (Grosse perte) aus fons des fossés ;  
 Et Mars égal la victoire en balance  
 Tenoit encor, du midi ja bien prés,  
 Quand le devot ainé de France  
 Se tourna vers nos lieux sacrés,  
 Et, haut les mains contre sa lance jointes :  
 « Dame, dit-il, ô vierge Mere Dieu,  
 Qui dois demain tes festes saintes  
 Voir celebrer par tout ce lieu,  
 Ne soufre pas ce barbare insulaire  
 Venir ainsi ton riche autel piller,  
 Troubler ta feste anniversaire  
 Et ton cors même dépouiller.  
 Tes serviteurs, qu'ici tous sommes, garde ;  
 Je te promés, aiant veincu ici,  
 D'argent une image, regarde,  
 Aussi grande que me voici. »  
 A tant se tait : et voila tous ensemble  
 Nos hauts clochers leurs creus œrein sonner,  
 Et bonne réponse, ce semble,



*A sa juste oraison donner.*  
*L'Anglois (miracle) à l'heure, à l'heure même,*  
*Cede, recule, et non veincu se rend,*  
*Tant, à ce son, un effroi blême*  
*La force et le sens lui surprend.*  
*Leur fort est pris, on les tue, on les lie ;*  
*Nous, delivrés, au ciel graces rendons,*  
*Et Louys, qui son veu n'oublie,*  
*Y adjouste cent riches dons.*  
*Nos graves chants, nos balades legeres*  
*Le dous rondeau à demi-ligne clos,*  
*Sont encor les rimes premieres*  
*Qui sonnerent ce divin los ;*  
*Leurs pris aussi, chapeau, bagues, couronne*  
*De Diamans, de Perles, de fin Or,*  
*A qui mieus mieus, mieus et mieus sonne,*  
*Richement s'exposent encor.*  
*Mais, de plus neuf, aus Dircéennes odes,*  
*Dignes honneurs, et aus Tuscans sonnét,*  
*Entre nos Muses Palinodes*  
*Avons voulu estre ordonnés.*  
*Qui mieus suivi aura le Thebein cine,*  
*Qui mieus suivi le Florentin aussi,*  
*L'une et l'autre avec pris condigne*  
*Trouvera son honneur ici.*

*Hastés vous donq, trope aus Muses sacrée,  
Gagner nos pris et vous ouvrir le ciel  
A pointe de plume sucrée,  
Qui peu doive à l'Attique miel.*





ELEGIE XXII.

SUR LA MORT DE JAN DE BOURBON,  
DUC D'ESTOUTEVILLE, CONTE D'ENGUIEN,

Qui fut tué le jour S. Lorans, 1557,  
et git à Vallemont.



*Le noble cors qui ci dessous s'empoudre,  
François passans, ne mourut pas ici,  
Ains dans ceste sanglante poudre  
Où fut surpris Montmorenci.  
La trop avant, aveques lance et masse,  
De rouges crois son gite il se pava,  
Tant un souvenir de sa race  
Loin de nos bendes l'enleva.  
Quand il fut las, les plus hardis d'Espagne,  
Tremblans encor, de loing lui crioient fort :  
« Voi que le grand nombre te gaigne,*

*Ren-toi, Bourbon, ou tu es mort. »*  
 — *Au Roi, dit-il, et à ma France aimée*  
*Je ren la vie, et mon esprit à Dieu ;*  
     *Quant à ceste charoigne armée,*  
     *Je la quite aus vers en ce lieu. »*  
*Délors mourut ; mais encor creinte telle*  
*Ce petit cors tout roide leur faisoit,*  
     *Que main nagueres si cruelle,*  
     *Le plus fier regarder n'osoit.*  
 « *Tel ennemi jamais ne nous avienne,*  
*Dirent-ils tous ; et, tout mort qu'il soit or,*  
     *Rien devers nous ne s'en retienne,*  
     *Car les os feroient peur encor. »*  
*Si l'ont rendu ; et sa France éplorée,*  
*Qui de tel sang trop peu rester se vit,*  
     *Sur la sepulture honorée*  
     *Ce sien regret lui écrivit :*  
 « *Si me navrer tu avois eu pensée,*  
*Mars defectif, au moins pouvoit ton dart*  
     *M'avoir non au cueur offencée,*  
     *Et en moins precieuse part.*  
*Tu me voiois quasi toute entreprise,*  
*D'humeur étrange, et membres superflus :*  
     *Pourquoi, les laissant, m'as tu prise*  
     *Au bon sang dont n'ai tantôt plus?*

*Adieu le sang de ma veine meilleure,  
Trop tôt tiré ! Adieu, fleur de mes fleurs,  
Vengeance vous ferai quelque heure,  
Mais tandis, hélas ! rien que pleurs ! »*





## ELEGIE XXIII.

SUR LE MARIAGE DU ROI DAUFIN AVEC LA REINE  
D'ECOSSE, EN AVRIL 1558.



*Voici ton mois, ô fille de l'écume,  
Bell' Aphrodite, et le celeste Tor  
Ja tout ce monde te r'alume,  
Faisant flamber ses cornes d'or.  
Le ciel te rit, et, à l'envi, la terre  
Point ne te cesse herbes et fleurs tirer,  
Et la mer, qui semble de verre,  
Te prie en elle de mirer.  
Ne tarde plus. Laisse, à bride avalée,  
Ramer de ça tes cines attellez,  
Là où Seine à Marne mêlée  
Entourne le roial palais.  
Avecques toi pren ce chois de tes filles,*

Trois cors tout nus s'entretiens toujours,  
Les Graces, ces trois seurs gentilles,  
Et l'un, sans plus, de tes Amours.  
Au lieu de l'autre, ô Himen himenée,  
Vien, chaste Dieu, ta mere accompagner :  
Nulle amour d'Honesteté née  
Ne doit ta torche dédaigner.  
Et quel des dieus par nous, race mortelle,  
Estre devroit plus que toi honoré ?  
Et quel par un amant fidelle  
Plus devotement adoré ?  
Pour ses enfans, en grand soin, mainte mere  
Déjà toussant t'adresse mille veus,  
Et seul, femmes, sans vitupere,  
Rendre les pucelles tu peus.  
Par ton moiien la vierge un peu ja mure,  
Tres volontiers pere et mere laissant,  
Dens les mains se livrer endure  
D'un jeune homme la ravissant.  
Par ton saint feu les heritiers succedent,  
Eternisés en ce gerre mortel,  
Et, quoique mortels ils decedent,  
Tu gardes leur sang immortel.  
Haste toi donq, et douce marjolaine  
Front et cheveux te ceigne tout au tour,

*Et luse en ta destre hautaine  
Le saint flambeau de chaste amour.  
Voi, si matin, de mille fleurs ornée  
L'aube déjà, Phebus tout d'or aussi,  
Qui n'ouvrirent onques journée  
Plus eureuse que ceste-ci.  
Pieça déjà tout le monde réveillent  
Dous violons et perce-cieus cornéts,  
Et ja les prêtres appareillent  
Leurs temples richement ornés.  
Car aujourdui la couronne Ecossoise,  
Qui de Marie estreint le chef roial,  
Sera faite à jamais Françoisse,  
Si tu fermes ce neu loial.  
François Daufin, et d'Ecosse la Reine,  
Se vont sous toi et leurs peuples unir :  
Fai-leur, ô Himen, une cheine,  
Qui les puisse à jamais tenir.  
Enlasse-les, estrein-les et conferme,  
D'un neu de fer et Gordien cent fois,  
D'un neu à toutes preuves ferme,  
Rare chef-d'œuvre de tes dois.  
Comme des cors, fai des deus ames une,  
Des deus cœurs un, un desir, un souci,  
Et, quoiqu'entre deus soit Neptune,*

*Conjoin les peuples tout ainsi.  
Ja Lile-bourg dedans Paris se treuve,  
Et son Lion entre nos fleurs lui plait,  
Ja le sang d'Estuard nous preuve  
La grand noblesse d'où il est.  
Es-tu boiteus, Himen? que veus-tu dire?  
La vierge Reine est ja pleine d'ennui,  
Et de trop attendre soupire,  
Craignant que tu n'i sois meshui.  
Comme défait la rose Ciprienne  
Des moindres fleurs, tout à l'entour, le teint,  
Comme la claire Délienne  
Les étoiles proches esteint,  
Marie, assise entre mille pucelles,  
Qui dans le cueur te font aussi maint veu,  
Raionnant sa beauté sur elles,  
Leur laisse de lustre bien peu.  
Telle ta mere est quelquefois allée  
Ou Adonis ou Anchise tenter,  
Telle, en la Troienne vallée,  
Au juge alla se presenter.  
L'épous aussi, premier espoir de France,  
De l'autre part bien matin éveillé,  
Se plaint qu'en trop longue esperance,  
Par ta paresse est travaillé.*

Ne pouvoit donq, ô prince, te sufire  
Ce Gaulois sceptre infailible et certain?  
A quantes couronnes aspire  
Ce chef si roial et hautain?  
Après Ecosse et la Gallique terre,  
Joindre y pourras (et ce l'est deu des cieux)  
Le branlant sceptre d'Angleterre  
Et de Naples les plaisans lieux.  
Voire trop plus; mais tinssest-tu du monde  
La plus grant part humble sous toi déjà,  
Prise plus ceste Ninfe blonde  
Que ce qu'Alexandre rangea.  
Pour ton ameur, sa patrie et sa mere  
Et, sans regret, ses hommes a laissés,  
Et, sur une fraile Galere,  
Les grans flots d'Océan passés.  
Pour ton amour son langage d'Ecosse  
Elle' oublia, et le tien elle aprit :  
Et bref, par ceste heureuse noce,  
T'offre sceptre, cors, et esprit.  
Heureus mari, voici bien pour toi ores,  
Le plus beau jour qui jamais éclaira,  
Mais la nuit, toute noire, encores  
Trop plus belle te semblera.  
Pour ce jourdui laisse au grand Roi ton pere

*Les jeux de Mars, la lice et le tournoi,  
Car la patronne de Cithere  
Autres combats dresse pour toi.  
Trop est ta gauche à bien volter connue,  
Ta destre aussi à toute arme porter,  
Mais garde qu'une vierge nue  
Trop tot ne te puisse matter.  
Quoi? ja déjà me semble ouir les ailes  
Des cines blans : voici la coche d'or.  
Et qui est ce plein d'étincelles,  
Ce voleur qui les passe encor?  
Je le connoi, il a deus yeus en teste :  
Bien sois venu, Amour honneste et saint;  
Mais tres loin soit de nostre feste,  
L'aveugle, vicieus et feint.  
Fai fondre ici, Venus, tes cines vites,  
Dans la cité de ton juge Paris :  
Descen avecques ton Charites  
Sur ces celestes lis flouris.  
O de Cithère et de Cypre l'idole,  
Mere du monde, à ce coup puisses-tu  
En ces deus perles qu'on acole  
Montrer ta feconde vertu.  
Vien, il est tems, nôtre vierge connoitre,  
Vien l'inspirer : ton œil s'ébahira,*

Et un peu de ton front, peut-estre  
 (Ne te déplaïse), en rougira.  
 Mais cest honneur, pour ceste heure, Déesse,  
 Pardonne-lui, car pas ne peut flourir  
 Toujours ceste sienne jeunesse,  
 Ni jamais la tienne perir.  
 Fai, devant toi, ce tien fils Himenée  
 Marcher armé de son pudique feu,  
 Thalie, Aglæe, Euphrosinée  
 Joignent l'indissoluble neu.  
 Que fais-tu plus sur notre demi monde,  
 Tardif soleil? descendras-tu jamais?  
 Plonge toi vitement en l'onde,  
 Car la nuit vaut mieus desormais.  
 Passe leger, pique aval, pique, pique,  
 Découvre nous la peinture des eïeus,  
 Tu fais tort à ta seur unique,  
 Car son croissant est de nos dieus.  
 De ta nuit donq tot nos yeus renvelope,  
 Blanche Diane, ainsi puisse douter  
 Ton grand Henri toute l'Europe,  
 Et bien haut partout te planter.  
 Ja ses couleurs toute chose a perdues,  
 Je suis oui, rien que le ciel ne luit :  
 Tenebres se sont épandues,

Et voici l'amoureuse nuit.  
 Cessez le bal, cessez le bal, mes dames,  
 C'est trop tenu d'attente languissant  
 En l'ardeur de ses chastes flammes  
 Ce jeune mari perissant.  
 L'heure s'enfuit, par vous soit emmenée  
 La Ninfe sage : hélas ! elle rougit.  
 O douce vergoigne bien née,  
 Que de modestie en toi git !  
 Va hardiment, va, Reine bienheureuse,  
 C'est à ton Roi, ton mari, que tu vas :  
 De quoi, pucelle, es-tu peureuse ?  
 C'est le seul ami que tu as.  
 Ce seul ami mille parens surpasse,  
 Ce seul ami mille reaumes vaut,  
 Jamais sa foi ne verras lasse,  
 Ni son cueur d'autre flamme chaut.  
 Roi Ecossois, des François l'espérance,  
 La nuit échape, et je t'amuse ici :  
 Or t'en va prendre jouissance,  
 Or t'en va la donner aussi.  
 Or vous jouéz, or commencez à vivre,  
 Paisséz vos yeus, beuvez mille plaisirs,  
 Chacun de l'un l'autre s'en-yyre,  
 Et immortels soient vos desirs.

*L'arbre acolé et le rampant Lierre  
Plus fort que vous ne soient entr'embrassés,  
Ni la vigne haute de terre  
Et l'orme mieus entrelassés.  
Tu cueilliras la demimure rose,  
La fraiche fleur, fille du point du jour,  
Pour toi seul si vermeille éclore  
Dans le flouri jardin d'Amour.  
Et dont la tige, entre tes mains feconde,  
Jettonnera mille escions divers,  
Qui doivent jusqu'aus fins du monde  
Estendre un jour leurs rameaus vers.  
Je di tes fils, qui, tout tels que leur pere,  
Aus trais sans plus, connus enfans du Roi,  
De la chasteté de leur mere  
Par le visage feront foi.  
Or, chaste lit, puisse ta molle plume  
De paix et joie un ni toujours couver,  
Jamais soupir ne s'y allume,  
Ne pleur n'i vienne rien laver.  
Il faut sortir, fermés l'huis, damoiselles ;  
La nuit se pert, vivés, amans, vivés.  
O que de garsons et pucelles  
Desirent l'eur que vous avés !*



ELEGIE XXIV.

A JAN FOURDIN.

 *Si le tresor des Pindoises déesses,  
A peu de gens chichement departi,  
M'avoit de ses douces richesses  
Otroié quelque bon parti;  
Si j'avois beu de l'heureuse fontaine  
Qui fait du miel dans les gosiers sacrés,  
Ou de ceste Ronsarde veine  
Qui les bors du Loir a sucrés,  
Pieça, Fourdin, pieça bien empennée  
Par mes escrits ta gloire voleroit,  
Et la plume à Vendome née  
Son Dorat mieus n'extoleroit.  
Douze Apollons, cent Muses je souhète,  
Non pour rebatre ou le sac d'Ilion,*

*Ou la riche toison d'Ætée,  
Ou le fier Néméan lion.  
Mille menteurs, voulans d'une fumée  
Faire du plomb, ont revomi sans fruit  
Toute l'Aganippe humée  
Pour telles bourdes mettre en bruit.  
Mais tout le don qu'en ce lieu je demande  
Seroit, sans plus, pour au vrai l'exprimer,  
Combien la part est belle et grande  
Qu'en moi tu dois tienne estimer.  
Foie et poumons, cueur et teste je t'ofre  
A éplucher, sonne moi, touche moi,  
Tu as en ton Doublet un cofre  
D'entier amour et pure foi.  
Car au laisser de mes nois pueriles,  
Tu me receus, blanc et vierge tableau,  
Sur qui, des lors, tes dois habiles  
Menerent le premier pinceau.  
Tu me montras de quel charme de langue  
Un Arpinois toute Rome enchantoit,  
Et de combien forte harangue  
Démosthène un Roi combattoit.  
Je vi la ville avec son Hector morte,  
Qui mille naus plus de neuf ans. soutint,  
P'oui mentir, de langue acorte,*

*Ce Grec que Calipson retint.  
Je vi Ænée et Turne s'entrebattre,  
Et m'endormi au lut Ausonien,  
Et sis fois me tint au théâtre  
Le Comique Sidonien.  
Par tous ceus-là, Fourdin, tu mis grand peine  
A me létrer et ma langue embellir,  
Mais c'est toute peinture vaine,  
Qui l'ame aussi ne veut pollir.  
Tres-clair miroer de vie entiere et sainte,  
Tes chastes meurs à nous toujours s'ofroient,  
Et, nous bridant de douce creinte,  
Rien voir méchant ne nous soufroient.  
Te souvient-il de cent douces finesses  
Dont, tout jouant, tromper nous soulois-tu,  
Alléchant nos tendres jeunesses  
Aus lettres et à la vertu?  
Mais, si n'a sceu à tes labeurs répondre  
Ce mien esprit à peu de gloire né  
(Car tu t'eforçois le semondre  
A plus haut qu'il n'est destiné),  
Ne vois-tu pas sur une même crotte  
Maint chéne droit jusqu'au ciel se porter,  
Et meint autre, en la même troppe,  
Maleureusement avorter?*

*Le laboureur s'étonne que deviennent,  
Tant d'autres grains qu'il avoit épandus,  
Car les uns, sans plus, lui parviennent,  
Les autres demeurent perdus.*

*Ainsi, Fourdin, si toute ta semence  
Sur ce Doublet n'a rendu dine fruit,  
Un Daniel (grand recompense)  
Plus heureusement as instruit.*

*Je voi déjà qu'un dru tout blanc pennage,  
Plume de cine, ailer lui vient le dos,  
Et sa bouche, par ton ménage,  
Boit un fleuve de sucez mots.*

*Cestui seul donc (pardonne m'en l'envie)  
Pourra ton nom du sourd oubli sauver,  
Et à perpetuelle vie  
Aveques le sien élever.*





## ELEGIE XXV

TIRÉE D'UN EPIGRAMME LATIN.

**N**ous admirons mille metamorphoses  
Du tems des dieus, age trop récitè ;  
Mais ce siecle, en pareilles choses,

*Ne doit rien à l'antiquité.*

*En peu de rime et grossiere écriture,  
Vous peindrai ci d'un trait de mon lourdois  
Une fort nouvelle aventure,  
Digne de plus habiles dois.*

*Belle sans pair, d'un forgeron la femme  
Naguère osa d'elle tant presumer  
Que d'un chacun la bonne dame  
Se faisoit Venus surnommer.*

*Le bon mari, bien laid, comme l'on conte,  
Toujours suant, toujours tout potelé,*

*N'avoit pas lui-même de honte  
 D'estre aussi Vulcan appellé.  
 Mais cependant la reine de Cithère  
 Des divins noms tel emprunt n'endura,  
 Ains pour vengeance tres-sévère  
 Voici qu'elle en délibéra.*

*« Toi qui Venus, dit-elle, oses te faire,  
 Sois donc Venus, de nom, d'esprit aussi ;  
 Et toi, Vulcan ; et, pour parfaire,  
 Aiez même ce Mars ici. »*

*La chose est dite, et faite tout ensemble,  
 Un gras Prieur en est le brave Mars :  
 Et ceste-ci, qui Venus semble,  
 Se prête à lui de toutes pars.  
 Tant qu'une fois, par secrète pipée,  
 Le noir Vulcan les surprend embrassés,  
 Et tous deus d'une longue épée,  
 Les eust à Pheure outre-percés.*

*Mais, par pitié misericordieuse,  
 Les dieus benins (comme jadis souvent  
 En Pantiquité fabuleuse)  
 Mirent leur puissance audevant.  
 La povre femme est louve devenue,  
 Gloute de proie ; et son lou la ravit :  
 Car en lou, tout d'une venue,*

*Le moine aussi tourné se vit,  
Le forgeron, à qui sa femme en ote,  
Mué se trouve en l'oiseau mal plaisant  
Qui toujours toujours une note  
Au mois de Mai va redisant.*





## ELEGIE XXVI.

A DIEU POUR LA PAIX.

**S**i tu permets, Pere tres-debonnaire,  
A toi parler, qui sais sans nôtre vois  
Mieus que nous mêmes nôtre affaire,  
Car le fons de nos cœurs tu vois ;  
Deigne, Seigneur, qu'à ta grandeur j'adresse  
Un peu de mos, quelques soupirs aussi :  
Car pitié du monde me presse,  
Et de ta gloire le souci.  
Voi, tout puissant, voi, mes alége ensemble  
Ton povre peuple, assés assés puni.  
Voici tant de maus, ce me semble,  
Que rien ne t'y resto impuni.  
Ceus qui d'argent avoient leur force faite,  
Vont mendiant, ceus qui crevoient d'orgueil

Ont veu leur fortune défaite,  
Et or leur souvient du cercueil.  
Le citoien, loin de sa cité, pleure,  
Meurtri, brulé, pillé, banni, tout nu,  
Car l'ennemi sien y demeure,  
Seigneur par force devenu.  
Le laboureur voit l'espoir de sa peine  
Par main étrange avant l'Aout moissonné,  
Voit ses beufs qu'un barbare emmeine,  
Et son chome à Vulcan donné.  
Que veus-tu plus ? les grans monarques mêmes,  
Quand il t'a pleu leur calme un peu troubler,  
Ont senti sur leurs testes blêmes,  
Leurs triples couronnes trembler.  
Qu'est-il besoin toutes les verges dire  
Dont ta vengeance, ô Dieu nous a touchés !  
Douce toutesfois est ton ire,  
Et trop moindre que nos pechés.  
Pour nous, seigneur, de trop plus de mal dignes,  
Chetifs hommeaus, race deüe à la mort,  
Ne difère pas nos ruines,  
Si pitié ja ne t'en remord.  
Mais qui sera-ce en cest éfroi des armes ?  
Qui chantera les louanges de Dieu ?  
En ceste tempeste d'alarmes

*Tes cantiques auront-ils lieu ?  
Quelque vaincu rendant l'ame, peut-estre,  
Aucuns soupirs, bien tard, l'adressera.  
Mais le vainqueur, sans te connoitre,  
Sa seule gloire pensera.  
Où est le prince à la main non fouillée,  
Qui dine soit de ton temple batir,  
Si sa gent un jour débroillée  
Vient à ta verité sentir ?  
Nos grans seigneurs dressent des camps contraires,  
Non pour l'Aurore à ta foi conquerir,  
Ains freres le sang de leurs freres,  
Par tout ouvrage vont querir.  
Et qui vit onq une beste sauvage,  
Once tachée, ou Tigre au pié léger,  
Venir à ceste extrême rage  
De sa propre espece outrager ?  
Le Turc superbe en va rendre la grace  
Au sourd tombeau en Méque idolatré,  
Priant qu'en ta chrétienne race  
Décord immortel soit entré.  
Et cependant dessous le mui demeure  
Ton feu celé ; on te supprime ainsi,  
Et tes vrais tesmoins pour ceste heure  
N'ont lieu ni audience ici.*

*Or, fai Seigneur, sur Penclume remettre  
Ces dars sanglans, et tant de fer polu,  
Qui tout en bons picquois deut estre,  
Faus et faucillons remoulu.  
Tous ces couteaus que Pun sur Pautre on rue,  
Commande donq qu'au feu soient repurgés,  
Et pour l'innocente charrue  
En maint coudre et soc resforgés.  
N'endure plus ces horribles serpentes,  
Gosiers d'arein, tes foudres imiter,  
Toutes ces poudres violentes,  
Au fons de la mer fai jeter.  
Et, pour ton nom, que seul toute la terre  
Deut retentir, seul tout homme sonner,  
Deigne à ton cher r'achaté gerre,  
Pere de paix, ta paix donner.*

FIN DES ELEGIES DE JAN DOUBLET  
DIERFOYS.





ÉPIGRAMMES  
ET DIVERSES RIMES  
DE JAN DOUBLÉT

PREMIER EPIGRAMME.

Imitation d'Anacréon.

**L**ionville je veus dire,  
Calais chanter je desire,  
Mais sonner onc ne voulut  
Que d'Amourétes mon lut.  
Changé l'ai de façon toute,

*De nerfs, de table et de coute,  
Moy même rien n'y chantant  
Que ce Henri tout domptant ;  
Mais toujours mes cordeletes  
Me répondent d'Amourêtes.*

*Adieu donques desormais,  
Guerres et hommes armés,  
Adieu vos glores hautaines,  
Vaillans Rois et capitaines,  
Car ce mien lut ostiné,  
N'est qu'aus amours destiné.*

---

## INVENTION GREQUE D'ANACREON.

*Sur les heures de minuit,  
Lorsque pièce tourne et lui  
Ceste lente chariote,  
Que conduit l'enfant Boote,  
Et lassés les hommes tous  
S'étendent au somme dous,  
Amour d'une fausse sorte  
Vint martéler à ma porte.*

« *Qui frape, di-je, la bäs?  
 Vous me troublerés, hélas!  
 Ce dous songe qui m'embrasse.*

— *N'ayés peur, ouvrés, de grasse,  
 Répont-il, ouvrés moy l'huis,  
 Un petit enfant je suis,  
 L'eau me perce, on ne voit goutte,  
 Et ne sçai où je me boute.»*

*J'eu pitié quant l'ecoutai,  
 Et d'allumer me hatai.  
 J'ouvre, et est vrai que j'avise  
 D'un petit enfant la guise,  
 Mais il portoit arc turquois,  
 Longues ailes et carquois.*

*Je l'améne, je le chauffe,  
 Ses mains des miennes rechaufe,  
 Et, ses creins moites pignant,  
 N'en cessoi l'eau épreignant.*

*Puis, quand plus n'en y eut goutte,  
 Et l'humeur fut seiche toute :*

« *Çà, dit-il, faisons l'essai  
 De ce petit arc que j'ai.  
 Voyons si l'eau de l'orage  
 A ma corde a fait dommage. »*

*Il bende, et, d'un trait adroit,*



*Au milieu du cueur tout droit,  
Comme un Tan poignant m'afolle,  
Puis me gaudissant s'envole.*

*« Adieu, dit-il, adieu donq  
Mon ote, je ne vis onq  
Ceste cordè estre meilleure,  
Mais plaie au cueur t'en demeure. »*

DUDIT ANACREON.

*Ce leger enfant Amour,  
Cueillant des roses un jour,  
N'aperceut point une abeille  
Dormant en la plus vermeille,  
Qui d'aguillion inhumain,  
Au bout d'un doit de la main  
Lui lança pointure amere.  
Il s'écrie, et en Cithère  
A l'heure à l'heure volé :  
« Or suis-je, mere, afollé,  
Afollé suis-je à ceste heure,  
Dit-il, et faut que j'en meure.*

« Un petit serpent volant  
(Ces ruraus vont l'appellant  
Mouche à miel, ô fausse mouche!)  
M'a donné ceste écar mouche. »

Venus souriant adonq :  
« Si telle pointure donq,  
Si atteinte, si dépîte,  
Vient d'une mouche petite,  
Quel mal, mon fils, cuides-tu  
Face ton long trait pointu? »

---

DE FERMETÉ.

Celle qui tient ma foi  
Ne doit pas creindre  
Qu'autre jamais en moy  
Se puisse empraindre.  
Son image si bien  
Y est gravée,  
Qu'elle n'en peut pour rien  
Estre levée.  
Amour; mon cueur n'est pas

*De cire tendre,  
 Car cent cous tu frapas  
 Ains qu'i rien prendre.  
 Lorsqu'i laissas en fin,  
 De ta main forte,  
 Ce visage divin  
 Qu'au vif je porte.*

---

#### SUR LA MORT D'UN PETIT PERROQUET

Auquel une bellette coupa la gorge.

**P**lorés, mignardes amourètes,  
 Dames blanches, dames brunetes,  
 Et tous mignons d'Amour aussi  
 Accompagnés ce dueil ici.  
 L'oizelet de madamoiselle,  
 L'ébat et les delices d'elle,  
 L'honneur des petits perroqués,  
 Et dont les grans furent moqués,  
 Ores, par une dent traitresse,  
 Parti de sa douce maitresse,

*A Proserpine las, hélas!  
 S'en est allé parler là bas.  
 Reste, sans plus, de si grand perte,  
 La plume jaune, rouge, verte.  
 Falloit-il encor, ô maleur,  
 Y voir de son sang la couleur?  
 Ces douceurs, las! meritoient elles  
 De Progné les taches cruelles?  
 Maudit sois-tu, maudit cent fois,  
 Museau cruel, où que tu sois.  
 Fausse meurtrière bellete,  
 Qui cete douce gorgelete  
 De ta dent as osé trancher,  
 Tant ton repas nous couste cher.*

*La nuit déjà plus que demie  
 Tenoit toute chose endormie,  
 Chacun repositoit sans souci,  
 Et le bon oiselet aussi,  
 Quand toi seule, par les tenebres,  
 Nous brassant ces regrés funebres,  
 Vins adresser ton traitre pas  
 Au flair du précieux repas,  
 Et osas, ravisante beste,  
 Meurtrir une si chère teste.  
 Il cria qu'on le secourut,*

*Mais parlant ensemble mourut.  
 Ensemble trépassé et s'éveille,  
 Leve ensemble et rabat l'oreille,  
 Et si tres-piteus se rendort  
 Qu'on voit bien qu'il ronfle à la mort.*

*Plorés, mignardes amouretes,  
 Dames blanches, dames brunetes,  
 Et tous, mignons d'Amour, aussi  
 Accompaignez ce dñeil ici.  
 Ah! qui lors sa maistresse eut veue  
 Venir au secours demi nue  
 Se tourmenter, se sammesler,  
 Ses femmes à l'aide appeller,  
 On l'auroit ceries comparée  
 A la Ciprienne éplorée  
 Quand du lit on la vit courir  
 Au tendron qu'un porc fit mourir.*

*La mort sur l'oiseau ja trop fière  
 Lui batoit l'aileine dernière,  
 De son bec la terre il mordoit,  
 Et les ailes roides tordoit,  
 Quand elle bien tard arrivée,  
 Sentant sa chaleur dérivée,  
 Et du cueur même peu à peu  
 Fuir bondissant le dernier feu,*

*Dans l'ivoire de ses mains closes  
 L'étuve, et veut par mille choses  
 Rallumer les petis esprits  
 Ja par trop de glace surpris.  
 Dans son lit plourante le porte  
 Et ores de mots le conforte,  
 Qui charmer deussent un Enfer :  
 Ores l'espère réchauffer  
 Entre ses deus pommes jumelles,  
 Ses deus reflatantes mamelles,  
 Qui, bien haut, sous cest apre dueil  
 Bondir faisoient leur dous orgueil.  
 Mais, sur tout, le petit bec croche  
 Contre ses levres elle approche,  
 Et comme nagueres souloit,  
 Baisotant, donner lui vouloit  
 La douce liqueur de sa bouche ;  
 Mais ce bien peu avant le touche.  
 Pour tout cela l'horrible mort,  
 Qui le haste et presse trop fort,  
 D'un seul soupir ne lui pardonne.  
 Ja l'ame extrême l'abandonne,  
 Ja sont les yeus clos et sellés,  
 Et les petis membres gélés.  
 Plorés, mignardes amouretes ,*

*Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous, mignons d'Amour, aussi  
Accompagnés ce dueil ici.*

*Où es tu, diserte languette?  
Où es tu, clere parolète?  
Et vous, hélas! ou estes vous,  
Petit mignon, mignon si dous?  
Qui sera Roi en votre place,  
Perroquet? qui aura la grace  
De dire si bien à son tour  
A mademoiselle bon jour?  
Et toi, cleret, par qui tout tourne  
Devant l'œil de qui s'en atourne,  
Qui te chantera desormais  
Mieux que lui, qui n'en beut jamais?  
Car de l'eau pure étoit contente  
Sa petite gorge excellente,  
Bien que quelque fois, mignotant  
Sa maistresse, et la baisotant,  
L'afeté osoit bien pour boire  
Fretiller sa languete noire  
Entre ce franc coral jumeau,  
Y sussant, qui le faisoit beau,  
Un miel, un bame, une eau de vie,  
Dont nous tous lui portions envie.*

*Et s'il se sentoit nullement  
Avoir fait chose rudement,  
Fut de son bec, fut de sa pate,  
Dieu sait comme il avoit grand hate  
S'étendre, de peur tout transi,  
Humble, à l'envers, criant merci.*

*Mais, hélas, où est le mérite  
De ces douceurs? Que lui profite  
Ce gosier, qui fut si dispos  
A reparler tous nos propos?  
Que lui vaut ni maitresse honneste,  
Ni ce pourpre peignant sa teste,  
Cest or, cest azur, ce vert gai,  
Vert éfaçant le mois de mai?  
Il meurt, hélas, avant son heure,  
Et maint villain corbeau demeure.  
Ce passetems on nous ravit,  
Et l'écoufle, pour nuire, vit,*

*Bonnes choses sont coutumières,  
De faillir toujours les premières;  
Et les pires, tout au rebours,  
Voluntiers fournissent leur cours.  
Ainsi du bon Prothesilée  
L'ame jeune fut exilée.  
Le vil Thersite demeura,*

*Et ainsi Hector moins dura  
Que Paris, son féminin frere,  
L'un vaillant, et l'autre au contraire.*

*Que dirai-je des saints priez,  
Tous l'un après l'autre criez?  
Ni pour eus, ni pour le bon zelle  
Des veus que fit mademoiselle,  
N'a sceu des Stygiennes eaus  
Revenir l'honneur des oiseaus.*

*Plorés, mignardes amouretes,  
Dames blanches, dames brunetes,  
Et tous mignons d'Amour aussi,  
Accompagnés ce dueil ici.*

*Sous les collines Elizées  
(Lieu des ames favorisées),  
Y a, qu'à peine l'on peut voir,  
Une forêt d'Ebène noir,  
Dont la terre, que Léthe inonde,  
Toujours d'une herbe brune abonde.  
Là (si mainte doute l'on croit)  
S'en vont les bons oiseaus tout droit;  
Mais des autres ors et infames  
(Comme on dit) n'i entrent les ames.*

*Là les blans cines ont leurs nis;  
Là vole l'unique Phenis;*

*Là le Pan étend sa richesse ;  
 Là l'amant Rosignol ne cesse ;  
 Là fuit la Teurtre son épous ;  
 Là se baisent les Pigeons dous.  
 Ceste trope, legeres ombres,  
 Jusqu'au pas de leurs bornes sombres,  
 Sont venus humbles au devant  
 Recevoir l'oiselet savant,  
 Qui a pris sa place eternelle,  
 De tout ce beau parc la plus belle :  
 Or esse là, comme je croi,  
 Que vraiment Perroquet est Roi.*

---

## EPIGRAMME DU LATIN DE PULEX.

**G**rosse de moi, à trois devins ma mere  
 S'en enqueroit : l'un un fis annonça,  
 Par l'autre une fille elle espere,  
 Le tiers, neutre, me prononça.  
 Et tout fut vrai, car je vins Androgène.  
 Puis sur ma mort : l'un que pendu serai,  
 L'autre qu'un glaive est ma ruine,

*Le tiers dit que je me noiray.  
 Nul ne mentit. Estant monté à peine  
 Dessus un arbre, au bort de l'eau tout près,  
 J'avoie épée, ell' se dégainé,  
 Et je tombe sur elle après,  
 La teste en l'eau ; mais venir n'i seut onques  
 L'un de mes piés aus branches acroché.  
 Ainsi, fils, fille et neutre donques,  
 Je fus noyé, tué, branché.*

---

## L'ENIGME DE CLEOBULE.

**U**n pere douze enfans porte,  
 Qui en ont trente chacun,  
 Tous de diferente sorte ;  
 Si l'un est blanc, l'autre est brun.  
 On les voit tous un à un,  
 Jamais deus ni trois ensemble,  
 Et, sans qu'il en meure aucun,  
 Tous les jours meurent, ce semble.

---

AVERTISSEMENT AUS DAMES.

**U**n amant, pour gagner  
Ce qu'il desire,  
Jure sans épargner,  
Promet, soupire.

Puis, quand il a trouvé  
Qui le contente,  
Et tantot abreuvé  
Sa soif ardente,

Adieu la foi, adieu,  
Au vent promesse,  
Autant en autre lieu,  
Changeons sans cesse.

De ces dous jouvenceaus  
Guetés vous, dames,  
Qui, sur leurs ans nouveaux,  
Sont pleins de flammes.

Plutot que paille au feu  
D'ardeur s'ateignent,

*Mais, durans aussi peu,  
Tantot s'éteignent.*

*Comme amont et aval,  
Soit chaud, soit glace,  
Le veneur matinal  
Un lièvre chasse ;*

*Et puis, quand pris il est,  
Bien peu le prise,  
Car la chasse lui plait  
Mieux que la prise ;*

*Ainsi ces jeunes cœurs  
Bien fort vous pressent,  
Mais rien que vos rigueurs  
Ils ne caressent.*

*Car, moins les accostés,  
Plus vous poursuivent,  
Et tant leur résistés,  
Tant vous captivent.*

*Mais, si tot que sur vous  
Leur point ils gagnent,*

*Vous êtes mises sous,  
Et vous dédaignent ;*

*Et par qui humblement  
Futes servies  
Vous pleignés durement  
Estre asservies.*

*Tantot leur feu leger  
Ailleurs va luire :  
Glore font de changer  
Et tout seduire.*

*Non pas qu'à n'aimer point  
Je vous exorte,  
Et pitié de tout point  
Doive estre morte :*

*Car dame sans ami  
De rien n'est dame,  
Et son cors endormi  
Lui rabat l'ame.*

*C'est la vigne sans pal  
Laisée en friche,*

*Non soignée à l'égal  
De son fruit riche.*

*Ce poil folet, sans plus,  
Age trop tendre,  
De constance estre exclus  
Devés entendre.*

*Ceuillés la grappe ainsi,  
Non verte ou dure,  
Ni flaitrissant aussi  
Comme trop mure.*

---

D'ABSENCE D'AMIE.

**L**e Soleil reculant  
Nos jours nous rongne,  
Et avec lui coulant  
L'Esté s'elongne.

*Les vens troublent la mer,  
Branlent la terre.*

*Neige se voit semer,  
Glace tout serre.*

*Il n'est plus d'oiseau dous  
Qui chanter vueille,  
Et plus ne voions nous  
Ni fleur ni fueille.*

*Ainsi ma vie en dueil  
Toute se tourne,  
Quand mon Soleil, ton œil  
Ailleurs sejourne.*

*Plus ne voi que langueur,  
Et mille doutes  
Viennent glacer mon cueur  
Sans raison toutes.*

*L'Aout a beau arriver,  
Car, toi absente,  
Toujours ce triste iver  
Faut que je sente.*

DU VIII<sup>e</sup> LIV. DES EPIGRAMMES GRECZ.

**C**atin mes esprits me volle,  
Et de ses yeus peu à peu  
Me fait fondre, comme au feu  
S'écoule une cire molle.  
S'ell' est brune, moins vaut-elle?  
Un charbon est bien tout noir.  
Mais, quand il ard, semble à voir  
L'œil d'une rose nouvelle.

---

DUDIT LIVRE.

Imitation grecque.

**E**ntre les lèvres de Catin  
Un moite baiser ai emblé,  
Plus dous, plus fort, plus chaut que vin  
De sucre et canelle comblé.  
Et ce nectar tel m'a semblé,

*Coulant par ma bouche ravie,  
Qu'à sentir mon cerveau troublé,  
D'amour suis yvre pour ma vie.*

---

AUTRE IMITATION GREQUE

DU SETTIEME LIVRE DES EPIGRAMMES.

**P***ar ton saint nom, Venus, je le confesse,  
Colérement ai juré ce matin,  
Que d'un mois (ô Dieux, combien esse!)  
Je ne visiterai Catin.*

*Mais, ô Déesse, hélas, je lui pardonne;  
S'il te plait donc, pardonne-moi aussi :  
Car midi à grand peine sonne,  
Et jà demi mort suis ici.*

*Or, Aquilons, tout ce qu'un amant juré,  
Souflés-le au Sud : quant à moy, j'aime mieux  
Prés d'elle m'êjouir parjure  
Que languir superstitieus.*

---

QUATRAIN.

Imitation greque.

**Q**ue vaut, Catin, cette fuite frivole ?  
Esse qu'Amour ne te puisse attraper ?  
Tu es de pié, et ce Dieu vole :  
Comme penses-tu échaper ?

---

EVE CONJURE AVEC LE SERPENT

CONTRE L'HOMME.

**D**és ceste heure, avecque toi,  
Cher Serpent, pour une pomme,  
Je conjure contre l'homme  
Et fausse à jamais ma foi :  
Par ce que toute femelle,  
D'une malice éternelle,  
Fera toujours comme moy.

---

PRIS DE L'ÉPIGRAMME GREC.

**F***emmes ne sont que tourment.  
Au moins, jamais les meilleures  
N'eurent que deux bonnes heures :  
La noce et l'enterrement.*

---

DU LATIN DE PLAUTE.

**S'***il est quelcun qui desire  
Sans nul repos s'empêcher,  
Deux choses lui faut chercher :  
Une femme et un navire.*

---

SUR LES ŒUVRES DE LUCIAN.

Tiré de son epigramme grec.

**L***ucian, qui fit ceci,  
Aiant connu toutes choses,  
Les a dans ce lieu encloses,*

*Folles et sages aussi.*  
*Car ce qu'un homme bien fin*  
*Estime estre grand prudence,*  
*Tout autrement qu'il ne pense,*  
*N'est que follie en la fin.*  
*Bref, en ce monde incertain,*  
*Nul ne peut penser ne dire*  
*Rien qui puisse à tous suffire*  
*Ne parfaitement certain.*  
*Ains, ce qui te semblera*  
*Chose grande et admirable*  
*Moquerie et vaine fable*  
*Au sens d'un autre sera.*

---

SUR LES RUINES DE ROME.

Tiré de l'épigramme latin.

**E***stranger qui viens, bon homme,*  
*À Rome pour Rome voir,*  
*Et ne peux même, dans Rome,*  
*Rien de Rome apercevoir,*  
*Vois des murailles les masses,*

*Voi les marbres démolis  
Et les grans desertes places  
Des théâtres abolis.*

*Voi-là Rome : considere  
Comme, morte qu'ell' soit or,  
Sa charoigne brave et fiere  
Semble menasser encor.*

*Elle a vaincu terre et onde,  
Puis elle s'est veincue aussi,  
Afin qu'à veindre du monde  
Ne lui restat rien ainsi.*

*Or, sous ceste Rome esclave,  
Rome la maistresse git,  
Et l'asservie et la brave  
Dorment en ce mesme lit.*

*Le Tibre, d'entiere marque,  
Reste seul au nom Romain,  
Et encor, sous mainte barque,  
A la mer file soudain.*

*Voi combien peut la fortune :  
Ce qui ne bougeoit vient bas,  
Et ce qui n'a cesse aucune  
Demeure, et ne se pert pas.*

---

## DU ROIAUME DE NAPLES.

Imitation de l'épigramme grec qui se commence :

*Ἀγρὸς Ἀχαιμενίδος.*

**J**'etoie au François un jour,  
 A l'Espagnol je suis ores,  
 Un autre et un autre encores  
 Y pourront faire leur tour.  
 Sienna me croit cetui-ci,  
 L'autre aussi me cuidoit sienne,  
 Et quiconque après y vienne  
 Il cuidera tout ainsi.  
 A qui, à qui suis-je donq ?  
 C'est ici, sans doute aucune,  
 Le royaume de Fortune,  
 Que garder nul ne peut onq.

## QUATREIN DE NIOBÉ.

**D**e vive que j'étoi, les dieus  
 Me feirent pierre par envie :  
 Or Praxitel, faisant trop mieus,  
 De pierre m'a remise en vie.

## DU LATIN DE MORUS.

**D**octe Docteur, toujours tu nous viens dire :  
 La lettre occit, tu n'as que ce propos,  
 La lettre occit : tant le redire!  
 Tu nous occis de ces deus mos.  
 Mais, quant à toi, tu as donné bon ordre  
 Que nulle lettre occir onq ne te vint :  
 Lettres n'ont garde de te mordre,  
 Car te voir onq ne leur avint.  
 Si n'esse à tort que tu creins, teste sote,  
 D'en estre occis, bien t'en dois soucier :  
 Car tu n'as d'esprit une iote  
 Qui te puisse vivifier.

## DU LATIN D'ERASME.

**C**e Jupiter, des antiques l'idole  
 (Si telle fable a quelque foi encor),  
 Abuza une Europe folle

*Sous le cornu masque d'un tor.  
Mais aujourd'hui, et ce ne sont plus fables,  
Sous humbles peaus d'aiguelés innocens,  
Mille sortes de masqués Diables  
Mettent la nôtre hors du sens.*

FIN DES EPIGRAMMES DE JAN DOUBLET,  
DIEPPOYS.

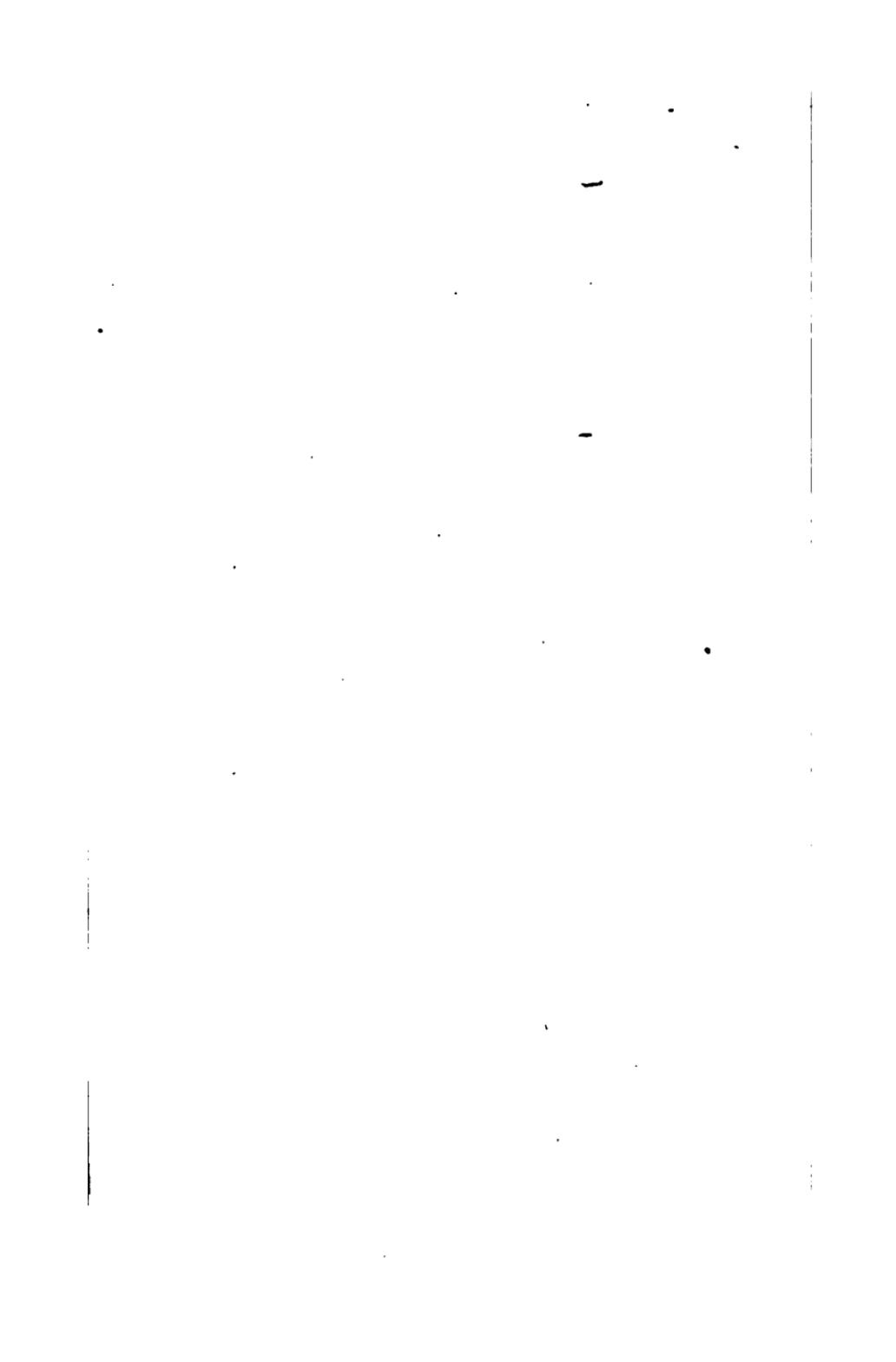


## EXTRAIT DU PRIVILEGE.

**I**L est permis à Charles Langelier, Libraire juré de l'Université de Paris, de faire imprimer et mettre en vente un petit livre intitulé : *Elegies de Jan Doublet, Dieppoys*. Et avons inhibé et defendu à tous Imprimeurs et libraires, et autres marchans quelz qu'ilz soyent, d'en imprimer ou faire imprimer, vendre ne distribuer, autres que ledict Langelier aura faict imprimer, jusques à six ans prochainement venans, à conter du jour que lesdictes Elegies auront estez achevées d'imprimer. Et ce sur peine de confiscation desdictz livres et d'amende arbitraire, ainsi qu'il est plus amplement contenu en ses lettres de privilege. Donné Paris, le seiziesme jour de Janvier, l'an de grace mil cinq cens cinquante huict,  
Et de nostre règne le douziesme.

Par le conseil,

DECOURLAY.





## NOTES

---

Page 4, ligne 17. — *Surté*. Ce mot, qui faisait équivoque, est aujourd'hui remplacé par *acidité*.

P. 6, l. 2. — On s'occupait alors de réformer l'orthographe: Louis Meigret en 1545, Jacques Peletier en 1550, Pierre Ramus en 1562, opinaient pour que l'écriture se conformât à la prononciation. Joachim du Bellay semblait, ainsi que Doublet, approuver ces théories; mais il renonçait avec raison à les pratiquer.

Page 11, vers 1. — La première élégie est imitée de la première ode d'Anacréon.

P. 11, v. 9. — *Ebrassé*. Le mot est plus heureux que *manchof*.

P. 12, v. 24. — La périphrase *fontes vomisse-flammes*, pour dire *canons*, est remarquable.

P. 14, v. 1. — Encore une imitation d'Anacréon.

P. 18, v. 2. — L'acre est une mesure de terrain normande, qui varie entre 37 et 89 ares.

P. 19, v. 1 et suiv. — Angélique figure dans Arioste. Cynthie fut l'amante de Properce, Némésis celle de Tibulle, Corinne celle d'Ovide.

P. 21. — Jacques Mifant a traduit *le Tyrannique* de Xénophon. Il a fait une comédie: *La Fatale Destinée* (la déesse Astrée, selon La Croix du Maine). Clément Marot en a cité quelques vers en 1521. Mifant mourut à Dieppe en 1560.

P. 22, v. 12. — Mathieu Fournier, le musicien dieppois, ne paraît pas avoir été cité ailleurs qu'ici.

P. 22, v. 18. — Ce vers et les trois suivants sont une imitation de Properce :

*Cedite, Romani scriptores; cedite, Graii!  
Nescio quid majus nascitur Iliade.*

Il serait trop long de relever tous les passages que Doublet a imités du grec et du latin.

P. 23, v. 24. — Agathon est l'un des interlocuteurs du banquet de Platon.

P. 24, v. 8. — Les anciens marquaient à la pierre noire les jours malheureux sur leur calendrier. — Le corbeau vu à gauche était pour eux de mauvais augure.

P. 25, v. 3. — *Déparager* : faire contracter un mariage mal assorti.

P. 26, v. 3. — *Écarce* : avare.

P. 26, v. 16. — L'Ane d'or Barthole. Est-ce parce que Barthole eut avec Balde, son disciple, une longue discussion sur un *N*, qu'il aurait été surnommé l'*N* d'or, et, par équivoque l'Ane d'or ?

P. 29, v. 21. — *Delaier* : retarder. *Délai*, substantif de ce verbe, est seul usité aujourd'hui.

P. 30. — David Doublet portait le nom de son afeul maternel David Mifant. C'est probablement celui qui perdit un bras en combattant contre les Anglais.

P. 32. — Le médecin Desmireurs était ami de Ron-sard, qui le nomme dans son voyage d'Hercueil.

P. 40, v. 2. — Le Pelignois est Ovide, né à Sulmo, dans le pays des Pelignes :

*Pelignæ dicar gloria gentis ego.*

P. 47. — Charles, II<sup>e</sup> du nom, cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, évêque de Beauvais, légat d'Avignon, pair de France, etc., né à la Ferté-sous-Jouarre le 22 décembre 1523, cardinal en 1548, archevêque de Rouen en 1550 après Georges d'Amboise, assista au colloque de Poissy, aux états d'Orléans; présida l'assemblée du clergé en 1580, fut élu roi par la Ligue, sous le

nom de Charles X, pour exclure du trône Henri IV, son neveu, et mourut à Fontenay-le-Comte, le 9 mai 1590.

P. 48, v. 10. — *Le pays du rouge bois* : le Brésil, d'où l'on rapporte encore un bois de teinture connu sous le nom de brésillet ou bois de Brésil, *l'hæmatoxylum*.

P. 48, v. 11. — Notre-Dame de Cléri, dans l'Orléanais, était particulièrement vénérée de Louis XI. Notre Dame de Dives était invoquée surtout par les marins normands.

P. 48, v. 24. — Gaillon, qui est aujourd'hui une prison, fut d'abord un château-fort. Le cardinal Georges d'Amboise y fit bâtir un palais, que le cardinal de Bourbon embellissait alors, et qui fut longtemps la maison de plaisance des archevêques de Rouen.

P. 49, v. 2. — Louviers, chef-lieu d'arrondissement dans le département de l'Eure. Les côtes du Roule dominent la vallée de la Seine. Depuis longtemps on n'y cultive plus de vignes.

P. 49, v. 4. — *Les hotes* : les hottes des vendangeurs.

P. 50, v. 1. — *Hourque* : vaisseau plat et léger dont se servaient les Hollandais.

P. 53, v. 11. — Les galeries de Fontainebleau venaient d'être peintes à fresque par le Primatice.

P. 54, v. 17. — Il veut parler de la statue de Cléopâtre, en bronze antique, récemment acquise en Italie par François I<sup>er</sup>.

P. 57, v. 16. — Les causes douteuses, les créances désespérées, étaient adjudgées au plus offrant. Cette *perche* fait allusion à la lance romaine qui était l'annonce d'une enchère.

P. 63, v. 9. — *Louchet* est le nom normand de la bêche.

P. 68, v. 18. — Celui qui repoussa l'amour de sa belle-mère, que Doublet appelle du nom latin de *noverque*, est Hippolyte, qui dédaigna l'amour de Phèdre, et qui, après sa mort, fut ressuscité par Esculape, fils d'Apollon.

P. 69, v. 10. — *Eleges* : vers élégiaques.

P. 70, v. 12. — La fin de l'élégie 17 contient des allusions à l'histoire d'Apollon. — La *Cyclade vagabonde* est l'île de

Délos; le *monstre* est le serpent Python, et le *téméraire Phrygien* est le satyre Marsyas, qu'Apollon fit écorcher, après avoir emporté sur lui le prix du chant.

P. 71. — Doublet a pris son élégie 18 à la même source où Regnier a puisé sa XIII<sup>e</sup> satyre, c'est-à-dire au premier livre des *Amours* de Propérce.

P. 72, v. 5. — *Vaudoise* : sorcière. On ne sait au juste d'où vient cette expression.

P. 82, v. 1. — *Les Psalmes de Cahors* : les Psaumes traduits par Cl. Marot, de Cahors en Quercy.

P. 82, v. 3. — Nicolas Denizot, peintre de portraits, a écrit des noëls alors très-remarqués.

P. 82, v. 5. — Le cardinal Pierre Bembo, né à Venise, et Jacques Sannazar, né à Naples, écrivirent, au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, des poésies italiennes et latines.

P. 82, v. 9. — Arioste, Pétrarque, Homère, Théocrite, que Doublet appelle l'Aréthusain Berger, sont connus de tous.

P. 84, v. 1. — L'élégie xx<sup>e</sup> donne de curieux détails sur la Dieppe du XVI<sup>e</sup> siècle, qui a été détruite par le bombardement de 1694. On y voit mentionnés les Mifant, parents maternels de Doublet, Jean et Raoul Parmentier, Pierre Crignon, tous célèbres alors dans la navigation et dans les lettres.

P. 87, v. 7. — *Par les carfours, fontaines éternelles, etc.* Les eaux de la vallée de la Scie furent prises à Saint-Aubin et amenées à Dieppe par le riche armateur Ango.

P. 89, v. 15. — La trêve dont parle le poète avait été conclue après un combat sur mer qui eut lieu, en 1555, entre quelques navires de Dieppe et vingt-quatre hourques flamandes. — L'histoire de cette bataille navale a été imprimée à Rouen en 1557, et à Dieppe en 1646, avec une lettre où Henri II félicite les Dieppois de leur valeureuse défense.

P. 89, v. 16. — *Restuyé* : remis dans l'étui.

P. 91, v. 7. — *L'un à te psalmoder met peine* : Clément Marot, qui avait traduit les psaumes de David.

P. 91, v. 11. — Ronsard a écrit l'*Hercule Chrestien*,

dans lequel il compare les travaux d'Hercule à la passion de Jésus-Christ.

P. 91, v. 16 et suivants. — Le Puy de l'Assomption de Dieppe fut établi en mémoire de la délivrance, par le Dauphin, plus tard Louis XI, de Dieppe, assiégée par les Anglais sous le commandement de Talbot. Tandis que se faisait une procession solennelle autour de la ville, on crut voir la Vierge elle-même apparaître sur les remparts et combattre avec les Français, qui chassèrent l'ennemi. Le premier prix décerné au chant royal consistait, vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle, en une *couronne d'or*; le second prix, en un *chapeau de laurier*. La ballade obtenait une *affique d'or*, et le rondeau un *anneau d'or garni d'une pierre*.

P. 96. — Jean de Bourbon, sixième fils de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, né en 1528, épousa, le 14 juin 1557, Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, alors âgée de dix-huit ans. Il mourut à la désastreuse bataille de Saint-Quentin, gagnée le jour de saint Laurent, 10 août 1557, par Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, sur le connétable Anne de Montmorency.

P. 99. — François II, alors Dauphin, épousa, le 24 avril 1558, Marie Stuart, fille de Jacques V, roi d'Ecosse. Cette union, qui devait mettre sur la tête du jeune roi une double couronne, ne dura que deux ans et demi, et fut pour la France le prélude d'une longue suite de calamités.

P. 102, v. 2. — *Listebourg*: Edimbourg. Brantôme, en sa vie de Marie Stuart, donne ce même nom à la capitale de l'Ecosse.

P. 105, v. 18. — L'allusion à Diane de Poitiers, qu'il compare à la lune, est assez transparente; ainsi que l'allusion au croissant, qui formait, avec la devise *Donec totum ampleat orbem*, l'emblème de Henri II.

P. 108. — Le nom de Jean Fourdin n'est cité que par Doublet.

P. 109, v. 15. — Doublet, nourri d'études grecques et latines, est rempli d'imitations des classiques. On pourrait les signaler à chaque pas. — Ici, les *noix puériles* signifient les jeux de la première enfance. — Un peu plus loin, l'Arpinois est Cicéron; le comique Sidonien, Térrence.

P. 112. — Jean Passerat, l'un des auteurs de la *Satyre Ménippée*, a puisé à la même source un conte presque digne de La Fontaine : *La Métamorphose d'un homme en oiseau*.

P. 119. — Doublet me semble supérieur à Remy Belleau, son contemporain, dans cette traduction de la première ode d'Anacréon.

P. 120. — Conférez cette imitation de l'*Amour mouillé* avec Rémy Belleau, Ronsard en ses odes, et avec La Fontaine, qui est incomparable.

P. 122. — Cette xxxxe ode d'Anacréon a été imitée dans l'antiquité par Théocrite ou Bion, et dans les temps modernes par Le Tasse en son *Aminie*, par Belleau, Ronsard, etc.

P. 124. — Catulle a chanté la mort d'un passereau ; Stace, dans ses *Silves*, a chanté celle d'un perroquet.

P. 126, v. 12 — *Se sammesler*, ou plutôt *se sangmesler* : se tourner le sang.

P. 131, v. 13. — On trouve à la fin du *Menagiana* une longue dissertation de Lamonnoye sur l'épigramme de l'*Hermaphrodite*, qui a pour auteur un poète italien, Pulci (en latin *Pulex*), né à Custozza. Cette épigramme jouissait d'une grande célébrité. Lascaris, Politien, Lamonnoye, l'ont traduite en vers grecs. Après Doublet, Pierre Leloyer, M<sup>lle</sup> de Gournay, Lamonnoye, etc., l'ont imitée en français.

P. 132, v. 10. — *L'énigme de Cléobule*, dont le mot est l'*année*, a été conservée par Diogène Laërce, dans la *Vie de Cléobule*, ch. vi.

P. 142, v. 14. — Joachim du Bellay, dans ses *Antiquités de Rome*, a imité la même pièce, dont l'auteur est Andrea Navagero, Vénitien, qui a publié des poésies latines sous le nom de *Naugerius*.





## TABLE

	Pages.
JEAN DOUBLET . . . . .	1
Trois pièces de vers inédites. . . . .	xi
ELEGIES DE JAN DOUBLET, DIEPPOIS. <i>Paris</i> , 1559. . . . .	1
Au Lecteur. . . . .	3
Elegie de I. D. à Jan Doublet, Dieppois . . . . .	7
A Lui mesmes . . . . .	10
ELEGIE I. . . . .	11
— II. . . . .	14
— III. . . . .	17
— IV. A Jaques Mifant, son oncle . . . . .	20
— V. . . . .	24
— VI. . . . .	28
— VII. A David Doublet, son frere . . . . .	31
— VIII. A Pierre Desmireurs, medecin. . . . .	33
— IX. . . . .	36
— X. Pour palinodie à la precedente . . . . .	42
— XI. A Charles, cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, en passant par sa maison de Gaillon, à son retour de Rome, mois de septembre 1555, auquel an les vignes furent gelées. . . . .	47
— XII. . . . .	51
— XIII. De Fontainebleau. . . . .	53
— XIV. A un sien cousin. . . . .	56
— XV. . . . .	59
— XVI. . . . .	62

ELEGIE XVII. . . . .	66
— XVIII. . . . .	71
— XIX. . . . .	80
— XX. . . . .	84
— XXI. Pour semondre les poètes au Pui de l'Assomption, à Dieppe, l'an 1556, le- quel, n'estant ordinairement que de qua- tre pris, fut augmenté de deus. . . . .	88
— XXII. Sur la mort de Jan de Bourbon, duc d'Estouteville, conte d'Enguien, qui fut tué le jour S. Lorans, 1557, et git à Val- lemont. . . . .	96
— XXIII. Sur le mariage du Roi Daufin avec la Reine d'Ecosse, en avril 1558. . . . .	99
— XXIV. A Jan Fourdin. . . . .	108
— XXV. Tirée d'un épigramme latin . . . . .	112
— XXVI. A Dieu pour la paix. . . . .	115

ÉPIGRAMMES ET DIVERSES RIMES DE JAN DOUBLET.

Premier Epigramme. Imitation d'Anacréon . . . . .	119
Invention greque d'Anacreon. . . . .	120
Dudit Anacreon. . . . .	122
De Fermeté. . . . .	123
Sur la mort d'un petit perroquet auquel une belette coupa la gorge. . . . .	124
Epigramme du latin de Pulex. . . . .	131
L'Œnigme de Cleobule. . . . .	132
Avertissement aus Dames . . . . .	133
D'Absence d'amie. . . . .	136
Du VII <sup>e</sup> Liv. des Epigrammes grecz. . . . .	138
Dudit Livre. Imitation grecque. . . . .	138
Autre imitation greque du settieme Livre des Epi- grammes . . . . .	139
Quatrain. Imitation greque. . . . .	140
Eve conjure avec le serpent contre l'homme . . . . .	140
Pris de l'epigramme grec . . . . .	141

Du latin de Plaute . . . . .	141
Sur les Œuvres de Lucian. Tiré de son epigramme grec. . . . .	141
Sur les ruines de Rome. Tiré de l'epigramme latin.	142
Du Roiaume de Naples. Imitation de l'epigramme grec qui se commence : <i>Ἀγρὸς Ἀχαιμενίδος</i> . . . .	144
Quatrein de Niobé. . . . .	144
Du latin de Morus . . . . .	145
Du latin d'Erasmus . . . . .	145
—	
Extrait du privilège. . . . .	147
Notes. . . . .	149

FIN DE LA TABLE.



7.713476

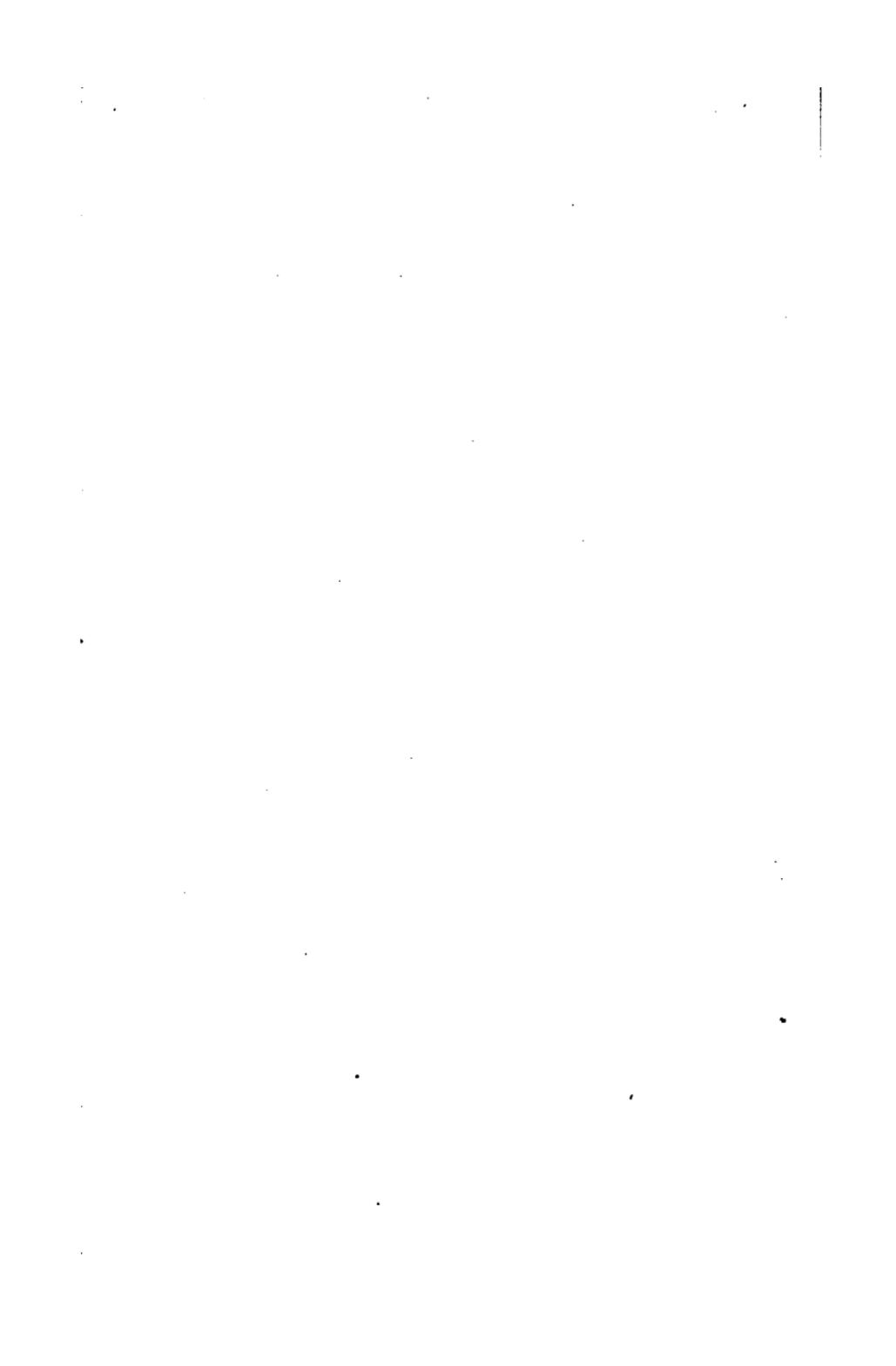
*Imprimé par D. JOUAUST*

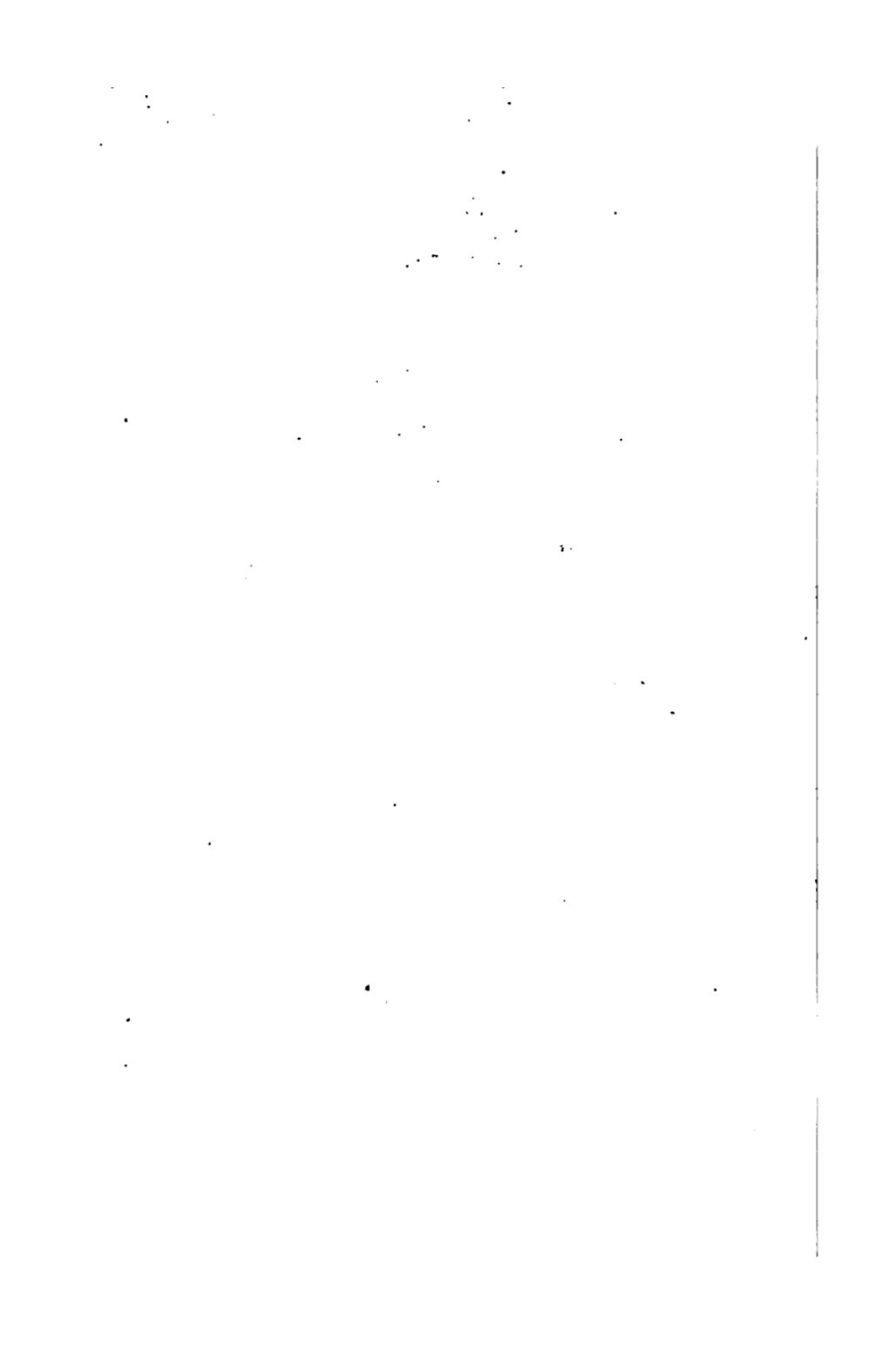
POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

OCTOBRE 1871







EE





